

LAROUSSE

Martin Winckler
Christophe Petit

Les Séries télé

les séries télé

- **MARTIN WINCKLER**

est médecin et écrivain.

Il est l'auteur de *la Vacation*

et de *la Maladie de Sachs*

(chez POL, prix du livre

inter 1998, adapté au

cinéma par Michel Deville).

Passionné par les séries télé,

il a notamment écrit, avec

Alain Carrazé, *Mission :*

Impossible (8° Art, 1993),

et collabore régulièrement

au magazine *Génération Séries*.

- **CHRISTOPHE PETIT**

a collaboré à de nombreux

magazines et ouvrages

sur les séries télé (*Les grandes*

séries américaines, *Les grandes*

séries britanniques, 8° Art,

1994), ainsi qu'à l'émission

« Destination séries » sur

Canal Jimmy. Il dirige depuis

1991 *Génération Séries*,

magazine entièrement

consacré aux séries

« de qualité ».

025057518

791

les Séries télé

GUIDE TOTÈM

09/4

SOUS LA DIRECTION DE

- MARTIN WINCKLER 1955
- CHRISTOPHE PETIT 1967

AVEC LA COLLABORATION DE

- JEAN-JACQUES SCHLERET

ET

- JACQUES BAUDOU
- BRUNO BILLION
- RANDEE DAWN
- VALÉRIE-ANGÉLIQUE DESHOULIÈRES
- DAVID FAKRIKIAN
- MARC GEORGES
- KIKO
- DAVID MARC
- ANNE ROCHE
- ROBERT J. THOMPSON

DL-09 11 1999 46407

DIRECTION ÉDITORIALE

Jules Chancel, Dulce Gamonal

MAQUETTE DE PRINCIPE ET MAQUETTE DE COUVERTURE

Bernard Van Geet

EXÉCUTION MAQUETTE

Céline de Quéral pour Hubert Deveaux & Co

LECTURE-CORRECTION

Annick Valade, assistée de Julien Ringuet et Henri Goldszal

ICONOGRAPHIE

Annette Bächstädt, Dulce Gamonal

FABRICATION

Nicolas Perrier

© Larousse/HER 1999

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte contenus dans le présent ouvrage et qui sont la propriété de l'Éditeur, est strictement interdite.

Distributeur exclusif au Canada : « Messageries ADP, 1751 Richardson, Montréal (Québec) ».

ISBN : 2-03-511113-7



Des séries, des amateurs, un guide

À mes parents et à Patrick McGoohan,
grâce à qui tout a commencé.

CHRISTOPHE PETIT

À Bruce Geller, Steven Hill et Debbie White.
– You made my day, and much more.

MARTIN WINCKLER

En France, après avoir été longtemps considérées comme suspectes parce que « populaires » (comme le sont la « SF », le « polar » ou la « BD »), les « séries » ont aujourd'hui droit de cité. Grâce au développement du câble, du satellite et du magnétoscope, elles font partie intégrante du paysage réel et imaginaire des Français. *Le Prisonnier*, *Chapeau melon et bottes de cuir*, *Mission : Impossible*, *Les mystères de l'Ouest*, *Les Shadoks* ou *Belphégor* sont considérées par tous aujourd'hui comme des classiques et, chaque année, des œuvres importantes remportent ici même un succès public et critique incontestable.

Vous êtes, sans le savoir, un amateur de séries

Même si vous regardez peu la télévision aujourd'hui, vous l'avez probablement regardée beaucoup à une certaine époque de votre vie. Parmi vos souvenirs, les fictions occupent une place importante sous la forme d'images parfois floues, parfois très précises : la tristesse éprouvée devant *Jacquou le Croquant*, les rires explosifs que produisaient les gags de *Max La Menace*, le sentiment d'angoisse existentielle qui vous a étreint à la fin d'un épisode de *Prisonnier*. De temps à autre, vous aimeriez bien tomber sur une rediffusion de *Mannix*, pour voir si ça tient encore le coup. Récemment, il vous est arrivé de finir de voir par hasard quelques épisodes de *New York District* diffusés après minuit et de penser « C'est drôlement bien, ce truc-là ! ». Et quand vos amis (ou vos enfants !) se tordent de rire devant *Friends* ou se serrent sur le canapé en regardant *Urgences*, vous vous asseyez sur un bras de fauteuil et vous vous surprenez à rester jusqu'au bout de l'épisode.

D'ailleurs, en ce moment, vous n'avez ni la force ni le loisir d'aller au cinéma ou au théâtre, et vous regarderiez volontiers une bonne fiction à la télévision... mais laquelle ?

C'est à cette question toute simple que nous avons voulu répondre.

DES SÉRIES

Un concept vieux comme la narration

Le terme « série » désigne toute fiction télévisée à épisodes, quels que soient son genre ou sa durée, par opposition aux « dramatiques » et aux « téléfilms », conçus pour être diffusés intégralement le même soir. Une série, c'est une suite narrative dont les segments – même s'ils peuvent être vus indépendamment – ont tous un point commun : leur concepteur (*Alfred Hitchcock présente*, *La quatrième dimension*), un personnage (*Columbo*) ou un simple objet (*Gun*). Les variantes sont nombreuses (minisérie, série-feuilleton, anthologie, etc.¹), mais le concept initial est le même.

¹ Le lecteur trouvera, en fin d'ouvrage (page 388) un glossaire définissant tous ces termes, ainsi que d'autres, plus spécifiques : sitcom, soap-opera, etc.

La « fiction à épisodes » n'est pas une invention de la télévision. Elle n'a fait que prendre le relais d'une longue tradition de narrations à suivre, qui remonte à la Bible et aux récits homériques, et a donné naissance entre autres aux romans-feuilletons, aux bandes dessinées des quotidiens, aux « serials » cinématographiques, aux feuilletons radiophoniques. Tout naturellement, la télévision a adopté cette forme narrative, parfaitement adaptée à ses besoins. De même que les feuilletons d'Eugène Sue, les comic-strips de Schultz ou les bandes dessinées du journal *Spirou* cherchaient à fidéliser des lecteurs, la diffusion d'une série, « rendez-vous » quotidien ou hebdomadaire, vise à fidéliser le public d'une chaîne. Et, comme les autres formes d'expression narrative, les séries télévisées sont devenues un art.

Une source de plaisir et de réflexion

Aujourd'hui, en France, les magazines de cinéma ont presque tous une rubrique consacrée aux séries et on peut voir des journaux « sérieux » comme *Le Monde*, *Télérama* ou *Libération* publier des articles dithyrambiques sur *Absolutely Fabulous*, *Ally McBeal*, *Dream On* ou *New York Police Blues*.

Rien d'étonnant à cela : comme le cinéma ou la littérature, les séries ont leurs genres (le drame policier, la chronique réaliste, la saga de science-fiction, le feuilleton historique, la sitcom, l'anthologie...), leurs créateurs de talent (Rod Serling, Steven Bochco, David E. Kelley, Tom Fontana...), leurs chefs-d'œuvre et leurs « nanars ». Entre les deux, il existe bon nombre de productions d'excellente qualité.

Quelle que soit leur origine, les œuvres de qualité s'adressent à des spectateurs intelligents et exigeants. Elles recourent à des formes narratives audacieuses, bousculent les préjugés, suscitent des interrogations sans donner de réponse. Bref, elles tirent leur public vers le haut.

Une série télévisée peut apporter au spectateur les mêmes plaisirs qu'un roman ou un film : des personnages hauts en couleur, des trames narratives excitantes, des interrogations sur le monde, des émotions puissantes. Une série ne se contente pas de divertir ou d'émouvoir, elle accompagne les spectateurs (parfois pendant plusieurs années), et ses personnages grandissent, mûrissent, évoluent, vieillissent en même temps qu'eux. Elle s'imprègne du monde alentour et restitue une image complexe de la société. Pour toutes ces raisons, beaucoup de séries ne sont pas des objets de plaisir « jetables » comme on l'a trop longtemps sous-entendu, mais une source de réflexion permanente sur la loi, la politique, la justice, les rapports humains, la famille, la vie.

L'Amérique du Nord, la Grande-Bretagne et la France

La quasi-totalité des séries décrites dans cet ouvrage ont été produites aux États-Unis, en France ou en Grande-Bretagne. L'Allemagne, l'Australie, le Canada et le Danemark sont également représentés, mais par une poignée d'œuvres. Cette répartition est le résultat d'un choix (que nous expliquons plus bas), mais traduit également la proportion de séries diffusées par les chaînes françaises et les réalités de la production mondiale. Tous les pays produisent des séries médiocres, des œuvres d'excellente facture et, parfois, des chefs-d'œuvre, qui témoignent de leur patrimoine, de leur histoire, de leurs valeurs et de leurs contradictions. Cependant, en nombre absolu, la Grande-Bretagne, la France et surtout les États-Unis dominent le genre, par la qualité comme par la quantité.

Cette situation est parfaitement compréhensible quand on examine l'histoire du genre sur les deux continents.

● **EN FRANCE**, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'au début des années 80, la télévision était un monopole d'État et subissait les contraintes de cette situation – autocensure très forte, moyens bridés par un financement qui se résuma longtemps à une redevance obligatoire de chaque citoyen.

Cela ne l'a pas empêchée de produire pendant vingt ans de purs chefs-d'œuvre, mais l'éclatement du monopole a compromis par la suite la qualité des productions. Dans ce guide, les œuvres françaises décrites sont donc pour beaucoup antérieures à 1975.

● **EN GRANDE-BRETAGNE**, des chaînes indépendantes sont apparues dès les années 50, obligeant la très sérieuse BBC (chaîne publique qui ne fut jamais aux ordres du pouvoir) à rivaliser d'imagination dans la production de fictions. C'est cette liberté de ton et l'émulation des chaînes qui ont permis aux Britanniques de produire des œuvres aussi marquantes et différentes que *Doctor Who*, *Le Prisonnier*, *Monty Python's Flying Circus*, *Absolutely Fabulous* ou *Mr Bean*.

● **AUX ÉTATS-UNIS**, les sociétés de production hollywoodiennes ont dès l'après-guerre diversifié leurs activités pour participer à la création de fictions télévisées. Leur savoir-faire, qui avait déjà montré son efficacité dans les salles, a su s'adapter au petit écran, à son public, à ses contraintes.

Longtemps dominé par les trois grands réseaux – ABC, CBS et NBC – le paysage télévisuel américain a beaucoup changé depuis vingt ans, en même temps qu'apparaissaient la vidéo, le câble, le satellite et de nouveaux réseaux nationaux. En 1981, le réseau NBC commandait à une petite société de production, MTM, une nouvelle fiction policière. Ce fut *Hill Street Blues*, qui devint en sept ans l'œuvre la plus honorée de l'histoire de la télévision américaine. Série remarquable, elle révolutionnait non seulement le genre policier, mais aussi tout le paysage des séries, réintroduisant les histoires à suivre, multipliant les personnages, mêlant drame et comédie et – dans la tradition de critique sociale et de richesse psychologique propres au cinéma – abordait de front, sans complaisance, des éléments de réalité « dure » dans un genre réputé « léger ». Cette série et d'autres – parmi lesquelles une série d'avocats, *La loi de Los Angeles*, et une série médicale, *St. Elsewhere* (inédite en France mais décrite dans cet ouvrage) – marquèrent les débuts de ce que les critiques anglo-saxons nomment « le second âge d'or » de la télévision américaine. C'est grâce à elles que de très grandes œuvres des années 90 comme *Urgences*, *La vie à tout prix*, *New York Police Blues*, *New York District*, *Profit*, *Homicide* ou *Oz* ont pu voir le jour.

Les grands créateurs

Dans tous les pays, les séries de qualité ont leurs auteurs. Qu'ils soient scénaristes, réalisateurs (ce fut souvent le cas en France) ou producteurs (en Grande-Bretagne ou aux États-Unis), ils rédigent, supervisent ou coordonnent les scénarios, choisissent les acteurs, défendent des choix esthétiques... bref, ils marquent l'œuvre de leur empreinte.

En France, Claude Loursais, Claude Santelli, Claude Barma, Jean-Pierre Decourt (entre autres) furent les artisans des meilleures fictions produites pendant la période 1955-1975.

En Grande-Bretagne, l'importance de Patrick McGoochan, de Dennis Potter ou, plus récemment, de Rowan Atkinson n'est plus à démontrer.

Aux États-Unis, Steven Bochco, Dick Wolf, David E. Kelley, Tom Fontana, Marta Kauffman et David Crane sont considérés à juste titre comme de grands créateurs de fictions télévisuelles. Ce guide offre une large place à leurs œuvres.

DES AMATEURS

Les amateurs de séries sont des spectateurs exigeants et curieux

Contrairement à la pensée commune, regarder une série n'est pas du tout un acte passif.

Baucoup de téléspectateurs ont pour les séries le même goût, simple et enthousiaste, que pour le cinéma. Ils ne sont pas tous obsédés par les complots gouvernementaux ou la venue des extra-terrestres, ils ne sont pas nécessairement groupés d'un acteur ou amoureux d'une comédienne. Le spectateur de séries choisit de s'investir en regardant chaque semaine le nouvel épisode diffusé, ou en l'enregistrant pour le regarder plus tard.

Aux États-Unis, chaque année, parallèlement aux Emmy Awards décernés par l'Académie américaine des arts et techniques de la télévision, de grandes distinctions sont remises par des institutions indépendantes (Peabody Awards) ou par des téléspectateurs, comme ceux de l'association Viewers for Quality Television. Comment mieux indiquer que l'amateur de séries peut être aussi

exigeant que le cinéphile ou le lecteur de romans ? Et ce qui est vrai aux États-Unis l'est aussi en France. Ici aussi, les amateurs de séries choisissent, apprécient, dialoguent, commentent, critiquent. Certains écrivent des articles ou des livres pour faire partager leurs goûts ou leurs analyses – les auteurs de cet ouvrage, on l'aura compris, répondent à cette définition.

L'amateur français de séries a besoin d'informations pertinentes

En France, à de rares exceptions près, les principales chaînes hertziennes diffusent rarement des séries américaines en première partie de soirée, et leur programmation comporte beaucoup plus de produits de grande consommation que d'œuvres de qualité.

L'apparition du câble et du satellite a sensiblement changé ces données. De nombreuses chaînes incluent dans leur grille des séries étrangères de qualité. Certaines (Canal Jimmy, Série Club, Téva, Comédie !, 13^{ème} Rue) ont élaboré leur programmation autour de séries, anciennes ou nouvelles.

Mais, si la puissance d'œuvres époustouflantes comme *Le Prisonnier* ou *Oz* est perceptible dès les premières images, on peut se faire une idée tout à fait fautive de *Mission : Impossible* en tombant sur un de ses derniers épisodes, ou ignorer complètement que les qualités d'une sitcom comme *Frasier* ont mis plusieurs mois avant de s'affirmer.

Ce guide a pour objet de donner à l'amateur des informations précises pour l'aider à orienter ses choix, attirer son attention sur des œuvres méconnues ou nuancer les impressions rapides et incomplètes qu'il a pu éprouver « au zapping ».

UN GUIDE CRITIQUE, PRATIQUE ET PRÉCIS

Certes, l'importance croissante des séries se traduit, depuis quelques années, par la multiplication d'articles dans la presse hebdomadaire française, voire de livres consacrés aux séries à succès. Mais, en dehors du patient défrichage entrepris depuis 1991 par la revue *Génération Séries* – à laquelle collaborent la plupart des auteurs de cet ouvrage – et du travail pionnier des éditions Huitième Art entre 1990 et 1997, les publications critiques portant sur le genre tout entier restaient rares.

Le premier guide critique des séries télévisées publié en France

Aucun livre, jusqu'ici, n'avait entrepris d'envisager le genre dans son ensemble, et de porter un regard à la fois descriptif et critique sur les séries diffusées en France. Le *Guide Totem des Séries* vient combler cette lacune.

Un guide destiné à tous les téléspectateurs

Le *Guide Totem des Séries télé* s'adresse À TOUS LES AMATEURS DE SÉRIES quel que soit leur âge, aux néophytes comme aux amateurs de longue date, aux journalistes comme aux attachés de presse, aux responsables de programmes comme aux responsables des achats, ainsi qu'aux étudiants et aux chercheurs intéressés par l'histoire de la télévision.

Une sélection raisonnée

Il n'était pas question de viser à l'exhaustivité, mais de proposer aux téléspectateurs un choix raisonné couvrant les cinquante dernières années.

Parmi les séries traitées, 300 sont des œuvres américaines, plus de 100 sont des œuvres françaises, une soixantaine sont britanniques, quelques-unes sont allemandes, canadiennes, australiennes, et une est danoise – *L'hôpital et ses fantômes*, de Lars von Trier.

La quasi-intégralité des articles concernent des séries diffusées en France avant le 31 décembre 1998. Une douzaine de séries américaines et britanniques inédites en France (voir page 394) font également l'objet d'un article, en raison de leur importance historique ou artistique.

Les séries sont un genre qu'on aborde avec passion. Il n'était donc pas question d'écrire un guide tiède ou complaisant.

Les critères de sélection ont été les suivants :

- importance historique,
- qualités artistiques,
- impact culturel ou public.

La plupart des séries décrites dans ce guide répondent aux deux premiers, voire aux trois critères et méritent toute l'attention des amateurs.

Un petit nombre de productions, dénuées d'intérêt artistique mais répondant au troisième critère par leur omniprésence (désirée ou imposée) sur les petits écrans français, font aussi l'objet d'une description succincte, d'un jugement critique et d'une fiche technique complète.

La première partie du Guide décrit 50 Grandes Séries constituant la « vidéothèque idéale » des amateurs de séries. Un article de deux pages détaille leur importance historique, leurs qualités esthétiques, les influences qu'elles ont exercé et leur place dans le patrimoine culturel.

La deuxième partie décrit près de 450 autres fictions. Toutes les formes, tous les formats, tous les genres sont représentés, y compris les séries animées.

Chaque article s'accompagne d'une fiche technique détaillée (voir page 9, « Comment lire la fiche technique ») où apparaissent créateurs, producteurs, dates de diffusion, distribution, etc. Le cas échéant, on trouvera aussi un « mode d'emploi » de la série, précisant, pour les œuvres de longue durée, les années de production les plus intéressantes.

De nombreux renvois permettent d'établir les liens historiques ou artistiques entre les œuvres, les thèmes et les créateurs les plus importants.

En fin d'ouvrage figurent de précieux outils complémentaires :

- un **GLOSSAIRE** des termes utilisés ;
- un **BIBLIOGRAPHIE** en français et en anglais ;
- un **INDEX ALPHABÉTIQUE DES TITRES ORIGINAUX ET TITRES FRANÇAIS CORRESPONDANTS** ;
- un **INDEX DES NOMS DE PERSONNES** (créateurs, producteurs, musiciens, acteurs) et des **PERSONNAGES PRINCIPAUX**.

DES AUTEURS

Le Guide Totem des Séries télé a été rédigé par une équipe franco-américaine d'écrivains, critiques et universitaires, tous amateurs de séries. C'est le premier guide **international** sur les séries publié dans le monde. Il est l'aboutissement d'un souhait très ancien, partagé par tous les auteurs : celui de faire partager au plus grand nombre leur intérêt et leur goût pour un genre d'une extrême richesse.

Nous espérons que les amateurs de séries, chevronnés ou débutants, sentiront dans ces pages tout le plaisir que nous avons eu à les écrire – plaisir décuplé, nous en sommes convaincus, lorsqu'ils aborderont les œuvres magnifiques que nous aimerions leur faire connaître.

CHRISTOPHE PETIT
JEAN-JACQUES SCHLERET
MARTIN WINCKLER

Collaborateurs

Jean-Jacques Schleret

Ce spécialiste de littérature policière, qui a travaillé pendant des longues années dans les services techniques de l'ORTF, a publié de nombreux ouvrages : *les Auteurs de la Série noire*, avec Claude Mesplède (chez Joseph K., 1996) ; *le Vrai Visage du Masque et les Métamorphoses de la Chouette*, avec Jacques Baudou (éditions Futuropolis), avec qui il a également cosigné : *Meurtres en séries/les Séries policières de la télévision française* (1990), *les Feuilletons historiques de la télévision française* (1992) et *Merveilleux, Fantastique et Science-Fiction à la télévision française* (1995).

Jacques Baudou

Animateur (cinéma et audiovisuel) au Centre national art et technologie de Reims, secrétaire général des Rencontres internationales de télévision de Reims, critique au *Monde* (*Radio-Télévision puis Monde des Livres*), il a cosigné, avec Jean-Jacques Schleret, *Meurtres en séries/les Séries policières de la télévision française* (1990), *les Feuilletons historiques de la télévision française* (1992) et *Merveilleux, Fantastique et Science-Fiction à la télévision française* (1995), et, avec Christophe Petit, *les Grandes Séries britanniques* (1994).

Bruno Billon

Journaliste-traducteur, il est le spécialiste de l'histoire et de l'univers de *Star Trek*. Il a participé aux émissions « Fantasy » et « Destination Séries », et au doublage des récentes séries *Star Trek* comme adaptateur et conseiller technique. Ancien corédacteur en chef de *Star Trek Magazine*, il collabore régulièrement au magazine *Génération Séries*.

Randee Dawn

Cette journaliste du *Soap Opera Digest* (le plus grand hebdomadaire américain des feuilletons quotidiens) est aussi l'auteur de critiques et d'interviews de musiciens pour *Alternative Press*. Elle couvre également les coulisses de la télévision et du cinéma pour *The Hollywood Reporter*. Elle collabore enfin à *Génération Séries* et se fait le défenseur acharné d'*Homicide* et de *New York District* (voir, pour cette dernière série, son site web « apocrypha »). Elle est l'auteur de fictions encore inédites.

Valérie-Angélique Deshoulières

Enseignante en littérature comparée à l'université Blaise-Pascal (Clermont-Ferrand-II), elle est l'auteur de *Poétique de l'indéterminé*, et du *Caméléon au propre et au figuré* (Presses universitaires de Clermont-Ferrand, 1998). Elle a publié, sous le pseudonyme de Sophie Khan, *les Faux Prophètes* (La Différence, 1995).

David Fakrikian

Ancien manager de *Lust Sacrifice*, traducteur de littérature policière et de bandes dessinées, il a collaboré à plusieurs

ouvrages des éditions Huitième Art. Actuellement journaliste au *USA Magazine* et à *SFX*, il écrit aussi régulièrement pour *Stay Tuned*, *Impact*, *Mad Movies* et *Génération Séries*, et supervise la parution des DVD de *Chapeau melon et bottes de cuir* aux États-Unis.

Marc Georges

Critique de cinéma et de télévision pour une radio locale, il participe régulièrement à des revues et à des fanzines. Il a collaboré à quelques livres sur le cinéma et a réalisé plusieurs courts métrages. Passionné de littérature policière, il est un spécialiste d'Arsène Lupin, de Fantômas, Sherlock Holmes, Judex, Nick Jordan et autres cambrioleurs ou justiciers du début du XX^e siècle.

Kiko

Après avoir longtemps travaillé dans le domaine musical, cet informaticien, grand nostalgique des séries diffusées dans son enfance contribue au magazine *Génération Séries*, dont il a créé le site web et pour lequel il écrit de nombreux articles.

David Marc

Il travaille actuellement pour l'université de Syracuse (États-Unis) à une histoire orale comportant des entretiens récents avec plus de 130 acteurs, producteurs, scénaristes et autres personnages clés de la télévision américaine. Il a publié quatre ouvrages, dont *Bonfire of the Humanities : Television, Subliteracy and Long-Term Memory Loss* (Syracuse University Press, 1995). En collaboration avec Robert J. Thompson, il prépare une histoire de la télévision américaine.

Anne Roche

Ancienne élève de l'E.N.S., professeur à l'université de Provence, elle a publié dernièrement : *Laure. Une rupture* (avec Jérôme Peignot, aux éditions des Cendres, 1999) et *l'Atelier de scénario* (Dunod, 1999). Elle prépare avec Martin Winckler un colloque consacré aux séries télévisées qui se tiendra à Cerisy-La-Salle en 2001.

Robert J. Thompson

Célèbre aux États-Unis pour ses critiques (qui lui ont valu de nombreuses distinctions), il est professeur à l'université de Syracuse (États-Unis) [Télévision-Radio-Cinéma] et dirige le Center for the Study of Popular Television. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Adventures in Prime Time* (Praeger, 1990), *Television's Second Golden Age : From « Hill Street Blues » to « ER »* (Continuum, 1996) et *Prime Time, Prime Movers* (Little Brown, 1992). Ce dernier a été publié en collaboration avec David Marc, avec lequel il prépare une histoire de la télévision américaine.

Comment lire la fiche technique* ?

Titre français sous lequel la série a été diffusée pour la première fois en France (la série peut avoir changé de titre en passant d'une chaîne française à une autre, voire à l'occasion d'une nouvelle diffusion sur la même chaîne)

Titre original

Genre

Format (série, feuilleton, série-feuilleton, sitcom ou anthologie)

**CAPITAINE
FURILLO
HILL STREET BLUES**

SÉRIE-FEUILLETON. POLICIER HUMANISTE.

ÉTATS-UNIS • NBC, 1981-1987, PILOTE 90', 146 X 47'

- CBS, 1996+, 66 X 42' (dont 22 NOIR ET BLANC), 2 X 90'
- 1^{re} DIFF. FRANCE : CANAL+, 1984

CRÉÉE PAR : **Michael Kozoll, Steven Bochco**

PRODUCTEURS EXÉCUTIFS : **Steven Bochco, Michael Kozoll, Jeffrey Lewis, David Milch**

MUSIQUE : **Mike Post**

PRODUCTION : **MTM Enterprises**

AVEC : **Daniel J. Travanti : Frank Furillo.
Michael Conrad : Phil Esterhaus. Charles Haid : Andrew Renko. Veronica Hamel : Joyce Davenport. Michael Warren : Bobby Hill. Bruce Weitz : Mick Belker. Robert Prosky : Stan Jablonski. James B. Sikking : Howard Hunter. Joe Spano : Henry Goldblume. Barbara Bosson : Fay Furillo. Taurean Blacque : Neal Washington. Kiel Martin : John (J.D.) LaRue. René Enriquez : Ray Calletano. Robert Hirschfeld : Leo Schnitz. Betty Thomas : Lucy Bates. Ed Marinaro : Joe Coffey. Dennis Franz : Norman Buntz. Mimi Kuzyk : Patricia (Patsy) Mayo. Ken Olin : Harry Garibaldi. Megan Gallagher : Tina Russo. Robert Clohessy : Patrick Flaherty.**

Durée de l'épisode pilote si différente du reste des épisodes

Nombre d'épisodes et leur durée

Chaîne ou réseau de première diffusion dans le pays d'origine

Origine

Deuxième chaîne ou deuxième réseau de première diffusion lorsque la série en a changé en cours de production

Chaîne et année de première diffusion en France

Le signe « + » indique que la série est toujours en production au 30 juin 1999

Distribution (nom de l'acteur : nom du personnage qu'il incarne)

On considérera dans l'ouvrage que les séries sont par convention en couleurs, sauf si l'indication « noir et blanc » apparaît

Années de diffusion dans le pays d'origine

Nombre d'épisodes diffusés dans le pays d'origine au 30 juin 1999

* **Attention** : cette fiche n'est pas la véritable fiche de Hill Street Blues. Nous avons ajouté certains éléments fictifs afin d'expliciter les différents cas rencontrés dans l'ouvrage.

*Les auteurs de ce livre tiennent à remercier
chaleureusement pour leur collaboration,
leurs encouragements ou, simplement, leur confiance :*

Corinne Audouin • René Balcer • Eva Bettan • François Bon • Victor Bouadjio • Valérie Bourderioux • Raphaëlle Bourée • Alain Carrazé • Nathalie Chambon • Jules Chancel • Marie-Laure Choplin • Robert Conrad • Tony Crawley • Catherine Cusset • Pierre-Marie Danquigny • Vincent Debel • Pierre-Jean Delaye • Sophie Déroulède • Christophe Deshoulières • Joël Doussain • Greg Dubos • Christine Egloff • Tom Fontana • Michèle et Alain Gahagnon • Dulce Gamonal • Anne-Marie Gillet • Pascal Guénet • Ludovic Halphen • Betty et Dick Hanson • Hans Hartje • Maryse Hazé • Joseph Hirsch • Vincent Josse • Alice Kaplan • Dawn Keetley • Martin Landau • Jim Langseth • José Lareau • Loïc Le Roux • Gayle Levy • Opher Liba • Ilan Libert • Vibeke Madsen • Hélène Merrick • Joëlle Molina • Michel Moreau • Hélène et Pierre Jean Oswald • Danièle Parra • Isabel Pasquier • Odile Petit • Rolf Puls • Daniel Raguin • Olivier Simon • Jean-Michel Spagnol • Patty Spiglanin • Peggy et Chuck Stainer • Florence Taillefer • Martin Tramont • François Viot • Catherine Youinou

les grandes séries

LES AILES DU DESTIN

I'LL FLY AWAY

Cronique d'une famille blanche et de leur gouvernante noire, vivant dans le comté de Bryland, en Géorgie (États-Unis), entre 1958 et 1961, *Les ailes du destin* sont une œuvre unique, sensible et intelligente, retraçant, par le biais de la fiction, l'accession des Noirs à la citoyenneté dans les États du Sud.

Chronique d'un monde au seuil du changement

Forrest Bedford est le procureur du comté de Bryland. Père de trois enfants, il doit les élever seul car sa femme, malade mentale, est en maison de repos. La vieille nourrice noire, Opale, prend sa retraite et adresse à Forrest une jeune femme, Lilly Harper, pour la remplacer.

Bryland County est typique du Sud profond : Noirs et Blancs n'ont ni le même statut ni les mêmes droits. La ségrégation règne dans les lieux publics, dans les autobus, dans les magasins, et jusqu'aux fontaines en plein air. Le comportement des sudistes à l'égard de la population noire est celle des Sud-Africains blancs avant la disparition de l'apartheid.

C'est dans cette atmosphère que Lilly devient la gouvernante des trois enfants Bedford, et tout particulièrement du benjamin, John Morgan, âgé de sept ans. Devenue peu ou prou la figure féminine de référence dans un foyer privé de mère, elle recueille également les confidences de Francie Bedford, qui entre juste dans l'adolescence. De fait, Lilly accompagne les deux enfants dans le difficile passage d'un monde à un autre (elle accueille l'annonce des premières règles de Francie, elle console John Morgan lorsque l'absence de sa mère se fait trop forte), tandis que Forrest tente d'aider l'aîné, Nathan, à accéder à l'âge adulte.

Justice et ségrégation

Forrest est un homme bon, un homme de justice. Il a grandi dans le Sud, mais s'il ne remet pas en question la société archaïque dans laquelle il vit, il n'affiche pas à l'égard des Noirs le même mépris que son entourage. Il sait qu'ailleurs (dans le Nord) les choses sont différentes. Les Noirs sont des citoyens à part entière, ils ont les mêmes droits que les Blancs. Et, en tant que procureur, Forrest entend faire appliquer la loi dans le comté dont il est citoyen. Un jour, il est chargé de poursuivre un chauffeur de car blanc responsable d'un accident



La famille Bedford, de gauche à droite : John Morgan, Nathan, Forrest, Francie et Lilly Harper.

ayant coûté la vie à trois passagers noirs. Pour Forrest Bedford, les choses sont simples : on avait retiré le permis à cet homme, il roulait trop vite, il est coupable et doit être condamné. Mais la communauté blanche s'émeut :

« Il n'a tué que des Noirs, après tout. » Le jury l'acquitte. En signe de protestation, et alors même que les rassemblements sont interdits, des dizaines de Noirs, hommes et femmes, s'asseyent silencieusement sur les marches du palais de justice. Lilly se joint à eux...

Une chronique impressionnante

À partir de cet événement crucial, relaté dans le premier épisode, *Les ailes du destin* ont l'intelligence de nous raconter, par petites touches, sans scènes spectaculaires, la lente transformation de ce monde inéluctablement voué au changement. Refusant la facilité, la série délaisse les affrontements violents entre Blancs et Noirs pour nous en décrire les effets, au travers de la vie quotidienne des deux communautés et des affaires que Forrest doit traiter au tribunal. Des affrontements, il y en eut, et la série les rappelle, mais c'est aux tourments intérieurs des individus qu'elle préfère s'intéresser. Forrest vit une liaison douloureuse avec Christina LeKatzis, une avocate qu'il a rencontrée quand Gwen, sa femme, a été internée. Écartelé entre amour pour Christina et loyauté à l'égard de Gwen, Forrest l'est aussi entre sa soif de justice et ses racines. Sa conscience morale et sa notion du progrès sont pour lui sources de souffrance mais aussi de sagesse. Lorsque Nathan, l'adolescent à la fois rebelle et attaché à l'état des choses, s'étonne de la place grandissante des Noirs dans la communauté, Forrest répond : « Les temps changent. Quand j'avais ton âge, il n'existait pas de vaccin contre la polio. » Lilly, qui est jeune, intelligente et éduquée, fait partie d'une génération qui n'accepte plus ce monde tel qu'il est. Elle sait qu'elle a des droits. Elle les connaît. Elle entend les revendiquer, à commencer

par celui de s'inscrire sur les listes électorales, malgré l'opposition de la bureaucratie blanche. C'est elle également qui la première fera voir au jeune John Morgan l'injustice de la ségrégation. Amenée

à garder ensemble le petit garçon et sa propre fille, Adlaine, elle met en présence deux enfants pour qui l'attachement se soucie peu de la couleur de la peau et sème ainsi la graine d'une reconnaissance mutuelle plus puissante que tous les préjugés.

Une œuvre aux qualités historiques et artistiques exceptionnelles

Riches de personnages et de lignes narratives très élaborées (le professeur de sport intégrant un jeune Noir à l'équipe de lutte; l'enfant découvrant que son père fait partie du Ku Klux Klan; Paul, le garçon révolté qui met enceinte sa petite amie et se retrouve pris au piège du mariage; les rapports de Forrest avec son oncle, juge influent rêvant de le voir accéder au poste de procureur général, etc.), *Les ailes du destin* furent commandées par la chaîne NBC à Joshua Brand et John Falsey, créateurs d'une série à succès (inédite en

France), *Northern Exposure*.

Couronnée par la critique et les associations de téléspectateurs, tant pour les qualités narratives et historiques des scénarios que pour la beauté de la reconstitution et de l'interprétation, elle disparut pourtant de la grille de la chaîne faute d'écoute suffisante. Fait exceptionnel, elle fut rachetée par la chaîne éducative PBS, qui fit tourner spécialement un très beau téléfilm de 90 minutes dans lequel Lilly Harper et Forrest Bedford se retrouvent trente ans après et mesurent le chemin parcouru.

MARTIN WINCKLER



Forrest Bedford (Sam Waterston) face à sa gouvernante Lilly (Regina Taylor).

« Il n'a tué que des Noirs, après tout! »

MODE D'EMPLOI

SUIVRE LES ÉPISODES DANS L'ORDRE (IL S'AGIT D'UN FEUILLETON), EN TERMINANT PAR LE TÉLÉFILM.

Cette anthologie policière, présentée par Alfred Hitchcock lui-même, adaptait le plus souvent des nouvelles policières d'un type particulier : la nouvelle de suspense à chute, dont l'effet dramatique repose à la fois sur la tension du récit et sur un coup de théâtre final assez souvent inattendu. La série a, quelquefois, flirté avec l'étrange, le fantastique ou l'insolite.

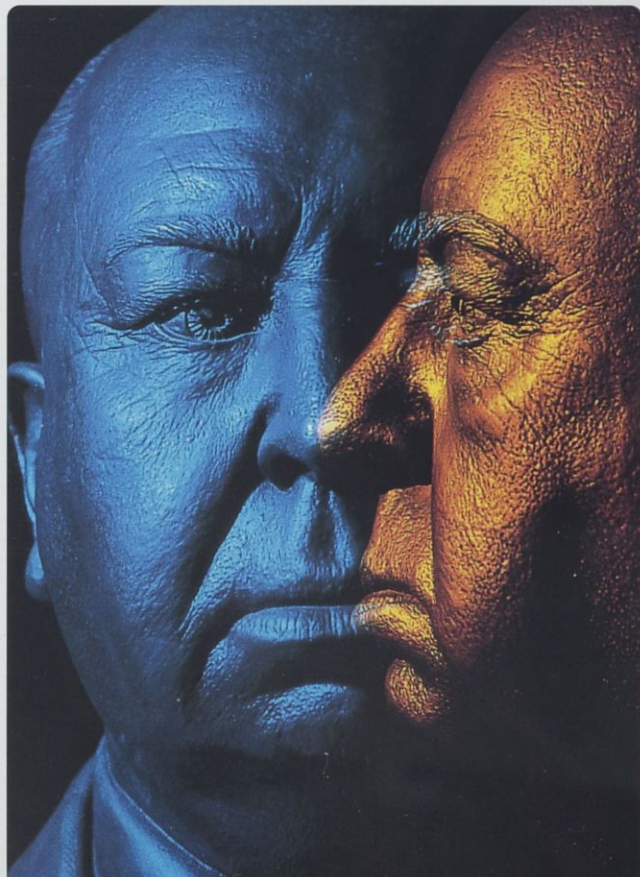
Hitchcock producteur

Alors qu'il était au faite de sa carrière hollywoodienne et que sa réputation de maître du suspense était bien établie, Alfred Hitchcock fut contacté pour devenir l'hôte d'une

« Une des rares séries américaines « adultes » de l'époque, antidote à la morale puritaine ambiante. »

série hebdomadaire relevant du suspense. D'abord réticent, Alfred Hitchcock, qui s'intéressait aux nouvelles policières et fantastiques – il a composé à la fin des années 40 plusieurs anthologies de nouvelles pour un éditeur américain –, accepte à la condition de produire lui-même l'émission. Il fonde pour cela sa propre maison de production, Shamley Productions, et fait appel à une vieille complice, Joan Harrison, qui fut sa secrétaire et collaboratrice, avant de devenir productrice de films. Tous deux vont réunir autour de Shamley Productions une véritable

équipe de talents qui vont être garants de la qualité exceptionnelle de la série, une des très rares séries « adultes » de la télévision américaine de l'époque, constituant un antidote à la morale puritaine ambiante. La qualité de la série reposa d'abord sur la qualité du matériau littéraire utilisé. Les meilleurs nouvellistes du genre : Roald Dahl, Stanley Ellin, Fredric Brown, John Collier, Cornell Woolrich, Roy Vickers, Evan Hunter et bien d'autres furent mis à contribution et leurs textes adaptés par d'excellents scénaristes. La qualité de la série vint aussi de ce qu'Alfred Hitchcock fit appel à des réalisateurs chevronnés de Hollywood, ayant souvent fait carrière au cinéma, et qu'il sut réunir des distributions prestigieuses mêlant vedettes cinématographiques, seconds rôles talentueux et jeunes acteurs prometteurs. Le contrat qui liait Shamley Productions à un sponsor spécifiait qu'Alfred Hitchcock était tenu de réaliser quelques épisodes par saison. Il s'en acquitta en signant quelques-uns des meilleurs épisodes de la série : *Jour de pluie*, *Un incident de parcours*, *L'inspecteur se met à table*, *Poison*, *Arthur*.



Le maître du suspense introduisait lui-même chaque histoire dans une courte saynète...

Encore plus d'Hitchcock

Alfred Hitchcock Presents était une anthologie, c'est-à-dire une série

MODE D'EMPLOI

CHAQUE ÉPISODE ÉTANT INDÉPENDANT, ON POURRA VOIR ALFRED HITCHCOCK PRÉSENTE SELON SON BON PLAISIR, EN RECHERCHANT TOUT PARTICULIÈREMENT LES ÉPISODES SIGNÉS PAR LE MAÎTRE...

sans héros récurrent, avec des personnages différents à chaque épisode. L'unité de la série devait donc être affirmée par sa présentation. Hitchcock fut l'hôte de la série, intervenant deux fois pour chaque épisode : une première fois pour introduire l'histoire, souvent de manière assez farfelue, une seconde fois pour proférer la « morale » de cette histoire ou un commentaire sarcastique qui faisaient la part belle à l'humour noir. Ces interventions très savoureuses d'Hitchcock furent écrites par l'auteur de télévision James Allardice.

En 1962, le format de 30 minutes tombant petit à petit en désuétude, *Alfred Hitchcock Presents* devint *The Alfred Hitchcock Hour*, ce qui entraîna un changement du concept même de la série. L'accent fut mis sur le développement des personnages plutôt que sur l'ingéniosité des intrigues, et on continua d'adapter des nouvelles, mais aussi des romans. En 1985, un remake d'*Alfred Hitchcock Presents* produit par Christopher Crowe fut présenté sans succès sur NBC. Deux saisons supplémentaires furent tournées au Canada pour une chaîne câblée.

JACQUES BAUDOU

... saynètes qui furent réutilisées colorisées dans la version de 1985.

ANGELA, 15 ANS

MY SO-CALLED LIFE

Angela est une adolescente américaine comme beaucoup d'autres, vivant dans une petite ville de la banlieue de Philadelphie. Entre l'école, la famille et les amitiés d'enfance, tout semble bien installé pour elle. Et puis, un jour, Angela se teint les cheveux...

Le journal d'une adolescente

Le titre original, *My So-Called Life*, exprime mieux que tout la tonalité de cette série : *Ma soi-disant vie*. « C'est ça, ma vie? » se demande Angela. Simultanément, elle change de coiffure et change d'amie, délaissant Sharon, la camarade de toujours, pour faire les quatre cents coups avec Rayanne, une adolescente plus âgée, mais aussi plus perturbée. Les regards de son père, Graham, mettent Angela mal à l'aise (« J'étais proche de mon père, et un jour, mes seins sont venus se mettre entre nous »); son opposition à sa mère, Patty, va grandissant, et son agressivité à l'égard de Brian, le garçon d'en face tombé amoureux d'elle, fait pendant à son attirance pour Jordan, beau gosse au regard et au comportement perdus. Commentée par la voix off de la jeune fille, qui prononce (ou peut-être écrit dans son journal) des phrases sensibles sur les lieux ou les gens de sa vie quotidienne (« Le lycée est un champ de bataille pour le cœur »), les dix-neuf épisodes de cette magnifique série sont autant d'incursions poétiques dans une réalité qu'Angela s'emploie à regarder, en un plan mémorable, à travers les mailles de son pull.

Le lycée comme on ne l'a jamais filmé

Mais, contrairement à beaucoup de séries d'adolescents situées dans le cadre scolaire, *My So-Called Life* présente le lycée comme un lieu réel, aux couloirs interminables, aux classes peuplées d'adolescents fatigués, aux enseignants aussi peu sûrs d'eux que leurs élèves. Dans les classes, les protagonistes

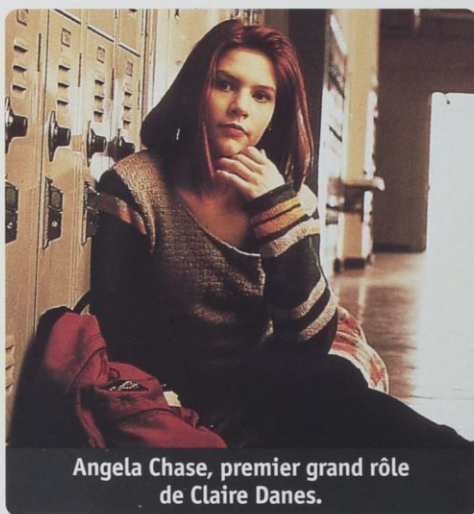
sont souvent filmés en plan serré, et non en plan large, à hauteur du regard d'un élève assis parmi eux. Dans un épisode particulièrement réussi, Angela passe la nuit dans la salle de gym où, d'après la légende, un garçon serait mort le soir de Halloween. Ce passage obligé (les épisodes inspirés par Halloween et diffusés au cours de la semaine où se déroule la fête sont quasi rituels à la télévision américaine) devient ici une histoire à la fois romantique, fantastique et comique (pendant qu'Angela poursuit son fantôme, Rayanne et Brian, qui se détestent, passent la nuit enfermés dans le sous-sol). Enfin, l'importance du lycée pour la construction des valeurs est montrée au travers d'histoires d'une grande subtilité – le remplaçant anticonformiste, le fait que Jordan ne sache pas bien lire, la décision prise par Angela de distribuer seule le journal lycéen interdit par le proviseur.

Un regard ironique sur les adolescents et les adultes

Le monde d'Angela, c'est celui où les adolescents jettent sur les adultes un regard interrogateur, à la fois révolté (« Qu'est-ce que mon père fait avec cette femme? ») et désabusé (« Ma mère ne changera jamais »). Angela se

sent banale parmi ses camarades : Rayanne, la nouvelle copine, boit. Sharon, l'ancienne, couche avec son petit ami. Rickie, jeune garçon tendre et sensible, est homosexuel. Jordan, le beau ténébreux, joue dans un groupe de rock. Brian, affligé d'un père psychanalyste freudien et d'une mère psychologue comportementaliste (« Autant dire qu'ils ne sont d'accord sur rien »), est incapable d'exprimer ses sentiments. Quant à Danielle, la jeune sœur d'Angela, elle tente vainement de se faire entendre du haut de ses douze ans. Au milieu de tout ce petit monde, Angela rêve d'exister, enfin, en suivant Rayanne l'excentrique ou en gagnant l'affection de Jordan l'évanescent.

Les sentiments des deux parents, Patty et Graham, leur manière de se chercher, les désirs ou les fantasmes qui les assaillent au bout de



Angela Chase, premier grand rôle de Claire Danes.

“ Le lycée est un champ de bataille pour le cœur. ”

MODE D'EMPLOI

EN SUIVANT LES ÉPISODES DANS L'ORDRE, MÊME S'IL NE S'AGIT PAS VRAIMENT D'UN FEUILLETON. ÉTANT DONNÉ LA BRIÈVETÉ DE LA SÉRIE, IL EST FACILE DE TOUT VOIR. ATTENTION : LE DERNIER ÉPISODE NE CONCLUT PAS LA SÉRIE ET LAISSE AU SPECTATEUR UN INTENSE SENTIMENT DE FRUSTRATION.

plus de quinze années de vie commune, font constamment pendant à la quête d'Angela poursuivant Jordan. Dans les deux couples, les désirs sont en décalage.

Cette construction parallèle est source de notations très riches, mais aussi d'une ironie double, qui se porte tantôt sur les adultes, tantôt sur Angela et Jordan imitant les adultes qu'ils s'efforcent de fuir. Cette particularité fait de *My So-Called Life* une œuvre qui peut être regardée avec le même intérêt par les adolescents et par les quadragénaires : elle en apprend autant aux uns qu'aux autres sur les effets de miroir et les fausses incompréhensions qui séparent les générations.

Une œuvre subtile, malheureusement inachevée

Créée par les producteurs de *Nos plus belles années* et de *Relativity*, très appréciée par un public plus âgé que ses comédiens, *My So-*

Called Life est une œuvre à la fois réaliste et poétique, drôle et grave, parce qu'admirablement écrite. Si les épisodes peuvent se voir indépendamment,

la progression narrative de l'un à l'autre est tangible, au même rythme que dans le monde réel. Les allusions littéraires (*Le journal d'Anne Frank*, *L'odyssée*, *La métamorphose*), intégrées à la vie de la classe, font subtilement écho au vécu des protagonistes. Une mise en scène inventive et une interprétation parfaite achèvent de faire de cette œuvre inachevée (la chaîne l'annula au bout de dix-neuf épisodes seulement) un pur chef-d'œuvre de la télévision contemporaine. Après son bref passage sur ABC, elle fut rediffusée en boucle par la chaîne musicale MTV, dont elle devint la première émission de fiction.

MARTIN WINCKLER



De gauche à droite : Jordan, Rayanne, Rickie, Danielle, Sharon, Angela et Brian.



LES AVENTURES DE SHERLOCK HOLMES

THE ADVENTURES OF SHERLOCK HOLMES

Sherlock Holmes, le plus célèbre détective de la planète, et son collègue et ami le Dr Watson sont confrontés à des cas d'une complexité et d'une délicatesse extrêmes. Holmes, grâce à son savoir-faire sans égal, est celui à qui l'on fait appel quand les mystères impénétrables semblent désespérément insolubles.

Le mythe Sherlock Holmes

Imaginé par sir Arthur Conan Doyle en 1887, Sherlock Holmes est un personnage de la littérature policière anglaise dont la renommée dépassa très rapidement les limites des îles Britanniques. La parution des nouvelles (au nombre de 56) et des quatre courts romans qui lui sont consacrés s'étala

jusqu'en 1927. Conan Doyle avait, entre-temps, tout inventé pour se débarrasser de son personnage, qu'il jugeait trop envahissant : il le tua en le précipitant du haut d'une falaise, mais, sous la pression de ses lecteurs et de son éditeur, le ressuscitera, avant de l'envoyer à la retraite. Il attribue ensuite à son personnage des exploits restés dans l'ombre, que Watson, le narrateur, aurait oubliés ou volontairement souhaité ne pas voir publiés « à chaud »...

Le cinéma s'empare du personnage dans un petit film de trente secondes, en 1903. Mais il faut attendre 1939 pour voir le premier Sherlock Holmes digne de ce nom à l'écran, en la personne de Basil Rathbone. D'autres acteurs, souvent prestigieux, suivront : Peter Cushing, Robert Stephens,



Dans *Le dernier problème*, Holmes (Jeremy Brett) s'apprête à affronter Moriarty au-dessus des chutes de Reichenbach. Watson (David Burke) ignore le danger que court le grand détective.

Christopher Plummer, John Neville, Nicol Williamson, Michael Caine... La télévision n'est pas en reste et s'approprie le mythe dès 1937 aux États-Unis. Alan Wheatley, Ronald Howard ou Douglas Wilmer prêteront ainsi leurs traits à Holmes.

En 1984, la Granada lance une série qui emporte l'adhésion non seulement des téléspectateurs et des critiques, mais aussi celle des sociétés holmésiennes dévolues au grand détective.



Le chien des Baskerville : Holmes avec « son deuxième Watson », Edward Hardwicke.

Un détective-conseil

En faisant table rase des adaptations passées, et en reprenant le récit à ses sources, les producteurs de la série parient sur la qualité. Si cela signifie que l'on verra Sherlock Holmes sans casquette à double visière et sans loupe, qu'à cela ne tienne ! Chaque histoire est une adaptation fidèle des nouvelles de Conan Doyle, et les rares libertés prises avec elles ne sont que des aménagements destinés à mieux rendre encore l'univers dans lequel évolue Holmes. De Londres, et plus précisément Baker Street (superbement reconstituée à Manchester) où réside le détective, à la campagne anglaise, parsemée de résidences somptueuses, se nouent des drames mystérieux, tous révélateurs de la noirceur de l'âme humaine.

Holmes n'est pas un détective privé comme les autres. On fait appel à lui quand la discrétion, le secret sont requis. Si l'affaire de la disparition des plans du *Bruce-Partington*, un sous-marin révolutionnaire, ne doit pas s'ébruiter, Holmes entre alors en scène. Mais le fin limier qu'il est se laisse souvent attendrir par des affaires plus ano-

dines, à cause de la personnalité des victimes. Il ne peut rester indifférent, par exemple, à une jeune fille terrorisée par l'apparition systématique d'un homme menaçant, chaque semaine, au même endroit.

« Une fois l'impossible exclu, tout le reste, même l'improbable, est vérité », aime à répéter Sherlock Holmes. C'est ainsi qu'il arrive toujours à triompher du crime, en raisonnant de manière scientifique. Holmes est d'ailleurs un passionné de chimie. Il est aussi capable de reconnaître, aux cendres, quantité de marques de cigarettes, n'importe quelles traces de pneus et tous les poisons, répertoriés ou non. C'est un mystificateur adepte du maquillage : se transformer en palefrenier ou en pasteur n'est pour lui qu'une question de minutes.

Une grande leçon d'amitié

Sherlock Holmes vit pour et surtout par son métier. Quand les clients se font attendre, il sombre dans une sorte de mélancolie chronique et peut se révéler le plus exécration des hommes. Il empoigne alors son violon dont il tire d'ignobles grincements (dixit Watson), ou s'injecte dans le bras une solution de cocaïne diluée à 7 %.

Holmes est un homme seul qui ne pourrait se passer de Watson. Il traite parfois le bon docteur avec rudesse, mais Watson ne lui en tient pas rigueur. Car le médecin est un ami fidèle, dévoué, soucieux de la santé de son illustre collègue. Le combat qu'il mène contre la cocaïnomanie de Holmes est à ce titre explicite.

Jeremy Brett campe un Sherlock Holmes aussi génial que bouleversant. David Burke puis Edward Hardwicke, dans le rôle de Watson, sont beaucoup plus que les habituels bouffons de l'imagerie populaire. Watson se place en effet en égal du détective.

Le projet initial prévoyait que la série adapterait toutes les nouvelles et les romans de Conan Doyle. Malheureusement, la mort de Jeremy Brett, en 1995, a mis fin à l'aventure. Il était impensable en effet de remplacer celui qui s'est imposé comme « *the definitive Holmes* ».

CHRISTOPHE PETIT

« Holmes et Watson : avant tout une grande histoire d'amitié. »

MODE D'EMPLOI

IL EST RECOMMANDÉ DE REGARDER LES ÉPISODES DANS L'ORDRE, ET EN PARTICULIER DE NE PAS MÉLANGER CEUX AVEC DAVID BURKE ET CEUX AVEC EDWARD HARDWICKE. DE PLUS, LES DEUX DERNIERS ÉPISODES DES AVENTURES ET LE PREMIER DU RETOUR DE SHERLOCK HOLMES FORMENT UNE TRILOGIE.

En 2258, l'histoire d'une station spatiale, nommée Babylon 5, en orbite dans le territoire neutre. Babylon 5, point de rencontres et d'échanges de toutes sortes entre diverses races extraterrestres, a pour mission d'offrir un espace de paix afin d'éviter les conflits intergalactiques. Une mission qui n'est pas sans risques : Babylon 1, 2, 3 et 4 ont toutes disparu sans laisser aucune trace.

Mission diplomatique

Babylon 5 fut au départ conçue par différentes races extraterrestres afin de tenter d'enrayer les tensions qui croissaient entre elles. Chaque gouvernement a donc envoyé sur la station un de ses représentants.

L'administration de Babylon 5 a été confiée aux Terriens, qui sont représentés par le commandant Jeffrey Sinclair, un homme déterminé, mais inexplicablement muet (au début de la deuxième saison) sur Minbar. Il est alors remplacé par le capitaine John Sheridan, doté d'un sens de l'humour assez particulier. L'ac-

“ Une coque de métal de huit kilomètres de long, dernier espoir de paix pour la galaxie. ”

tion de Sheridan pendant la guerre qui a opposé les Terriens aux Minbaris, dix ans auparavant, a fait de nombreuses victimes parmi ces derniers, qui ne le lui ont jamais pardonné. Or cette intervention a mystérieusement provoqué la reddition de Minbar, pourtant en position de force. Susan Ivanova est le second de la station et un appui très sûr pour Sinclair et Sheridan. Forte personnalité, elle n'en demeure pas moins vulnérable. Michael Garibaldi, le chef de la sécurité, est, lui, un ancien alcoolique. Depuis qu'il a mis au jour un complot contre le président de l'Alliance terrienne (qu'il n'arrivera pas à déjouer), il n'est plus le même homme. Le Corps Psi, une section de la police terrestre composée de télépathes, exerce aussi sa toute-puissance sur la station.

Minbaris, Narns, Centauris et Vorlons

Les Minbaris sont un peuple contemplatif. Delenn, leur ambassadrice sur Babylon 5, fait partie du Conseil Gris, l'instance suprême sur Minbar. Or tout le monde l'ignore sur la station. Pourquoi cache-t-elle ce qui ne devrait pas constituer un secret ?

G'Kar (le Narn) et Londo Mollari (le Centaure) sont les deux frères ennemis de *Babylon 5*. La vilenie du second n'a d'égale que le goût du complot du premier, et réciproquement. Les Narns ont été exploités pendant deux cents ans par les Centauris. Les deux peuples se détestent, et la violence de la querelle qui oppose G'Kar et Londo prend parfois des aspects tragi-comiques.

Les Vorlons, représentés par Kosh, se cachent dans une sorte d'armure imposante. Ils semblent savoir énormément de choses sur les origines de chaque espèce et leur destinée. Kosh est en possession de nombreux secrets sur chacun des protagonistes. C'est sans doute ce qui lui vaut d'être victime d'un attentat, dont il réchappe de justesse, dans le premier épisode.



Assis : Londo Mollari (Peter Jurasik), le capitaine John Sheridan (Bruce Boxleitner), Delenn (Mira Furlan).
Debout : Kosh (Ardwright Chamberlain), Vir Cotto (Stephen Furst), G'Kar (Andreas Katsulas), Lennier (Bill Mumy).

Les querelles intestines ne sont pourtant pas la plus grande menace à laquelle la station doit faire surface. En effet, une présence maléfique, dont chacun pensait être débarrassé depuis des millénaires, refait surface peu à peu : les Ombres.

Contre *Star Trek* ?

D'emblée, le créateur de *Babylon 5*, Joe Michael Straczynski, avait imaginé sa série s'étalant sur cinq ans. Son projet, qu'il proposa un peu partout pendant près de dix ans, finit par intéresser Warner Bros, qui vit là une bonne occasion de contre Paramount et *Star Trek*. Pratiquement annulée à la fin de sa troisième saison, la série est ressuscitée par la chaîne TNT, qui produira les deux dernières. *Babylon 5* avait en effet réussi le tour de

force de s'imposer dans un univers où *Star Trek* régnait en maître.

La raison tient essentiellement à ce que les producteurs maîtrisent parfaitement les scénarios de la série ou, devrait-on plutôt dire, du feuilleton. Les multiples mystères et questions évoqués plus haut trouvent tous une réponse dans le cours du développement de celui-ci. Straczynski (scénariste de la quasi-totalité des épisodes) avait d'ailleurs pris soin de tout planifier avant le commencement du tournage. Chaque pièce du puzzle de l'énigme *Babylon 5* trouve sa place en temps voulu, d'une manière magistrale.

La série offre également quelques beaux portraits : Ivanova est hantée par la mort de sa mère, Sheridan par celle de sa femme ; Londo est, au fond, un personnage pathétique ; et Delenn choisit de se couper des siens pour mieux comprendre les humains.

Sacrifice et don de soi, enrobés dans une coque de métal de huit kilomètres de long, mais aussi

poésie et maîtrise parfaite du récit confèrent à *Babylon 5* une structure étonnante. Cette saga impeccablement dirigée ne peut décevoir aucun des lecteurs fidèles de *Fondation*, d'Isaac Asimov, ou du *Fleuve de l'éternité*, de Philip José Farmer. (Une courte série dérivée, intitulée *Crusade*, a aussi été produite.)

CHRISTOPHE PETIT

MODE D'EMPLOI

IL FAUT VOIR TOUTS LES ÉPISODES, DANS L'ORDRE. LA QUALITÉ DE *BABYLON 5* ATTEINT SON APOGÉE DANS LA QUATRIÈME SAISON. ON REGARDERA DE PRÉFÉRENCE LES TÉLÉFILMS *AU COMMENCEMENT* ET *LA CINQUIÈME DIMENSION* ENTRE LES QUATRIÈME ET CINQUIÈME SAISONS.



Les frères ennemis de *Babylon 5* : les ambassadeurs Londo Mollari et G'Kar.

LA BELLE ET LA BÊTE

BEAUTY AND THE BEAST

Le célèbre conte est ici transposé dans le New York contemporain. Catherine Chandler (la Belle), agressée dans Central Park, ne doit la vie qu'à l'intervention de Vincent (la Bête). Celui-ci la soigne dans les Tunnels, ou « Monde d'En-bas », où se sont réfugiés tous les laissés-pour-compte du « Monde d'En-haut ». Entre Catherine et Vincent naît un amour impossible.

Il était une fois... dans la ville de New York

Catherine est la fille d'un célèbre avocat et elle a naturellement suivi les traces de son père. Elle est promise à un brillant avenir. Mais sa rencontre avec Vincent bouleverse sa vie. Vincent est un cœur noble et son apparence physique (il a un faciès de lion et possède une force herculéenne) n'est qu'un détail pour la jeune femme. C'est en le comprenant que Catherine subit une profonde transformation. Le New York huppé et impitoyable qu'elle connaît vole en éclats quand elle découvre la bonté de Vincent, qui aurait

pourtant toutes les raisons d'en vouloir à la planète entière. Elle choisit de travailler désormais en tant qu'assistante du procureur et s'applique dès lors à rétablir de nombreuses injustices – c'est le côté « policier » de la série.

De Vincent, nous ne saurons jamais que peu de chose. Père, le créateur des Tunnels, l'a trouvé devant l'hôpital Saint-Vincent, où il avait été abandonné. Recueilli par la communauté du Monde d'En-bas, il a grandi, protégé du Monde d'En-haut par le secret même qui cache l'existence des Tunnels aux non-initiés.

Père se révèle, au fil des épisodes, avoir été un brillant médecin. Banni de la communauté scientifique à cause de ses prises de position contre la bombe atomique et victime du maccarthysme, il s'enfuit dans les Tunnels et accueille tous ceux que la société a rejetés ainsi que tous ceux qui ont rejeté la société.

La série joue habilement entre les deux mondes, sans pour autant sombrer dans l'outrancier. Le Monde d'En-haut a ses gentils, et le Monde d'En-bas connaît lui aussi la cupidité, la jalousie, la méchanceté, incarnées no-



Catherine Chandler (Linda Hamilton)
et Vincent (Ron Perlman).

notamment par Paracelsus, le cofondateur des Tunnels, et qui en a été banni.

Les Tunnels

Le soin tout particulier apporté aux décors fait des Tunnels un monde à part. Construits sous New York en des temps reculés, enfouis suffisamment profondément pour éviter qu'on ne les découvre à l'occasion du percement du métro ou du creusage des fondations d'un gratte-ciel, les Tunnels regorgent de lieux féeriques. La Galerie des murmures, où transitent des milliers de voix, le gigantesque escalier en colimaçon, la Chambre de l'abîme, la Caverne de cristal, la Chambre des vents... Prouvent que nous sommes bien dans un conte (mais un conte réaliste toutefois).

Les principaux lieux où se déroule l'action sont empreints de sérénité, comme le bureau-bibliothèque de Père, dont toutes les étagères sont surchargées de livres et d'ouvrages des plus grands auteurs, et où Vincent et Père disputent de longues parties d'échecs. C'est là aussi qu'on donne des lectures publiques, des représentations théâtrales ou des concerts. On le voit, la série est aussi placée sous le signe de l'art et de la littérature.

Une mise en scène d'une grande beauté

Le romantisme de *La Belle et la Bête* est magnifiquement illustré par des images nocturnes de New York d'une grande beauté, comme si la splendeur de notre société ne pouvait se terrer qu'au cœur de la nuit, à l'abri des turpitudes de la journée.

Une des grandes idées de la série est d'amener régulièrement Vincent à rendre visite à Catherine, la nuit, sur le balcon de son appartement, face aux

lumières scintillantes et éblouissantes de la ville. Vincent ne pénétrera qu'à une ou deux reprises à l'intérieur de l'appartement, comme si le seul espace

qui soit réellement commun aux deux héros ne pouvait être que ce minuscule balcon. Ils sont alors « les rois du monde ». Le curieux lien mental qui les unit se concrétise enfin : Catherine et Vincent sont unis à jamais. Du moins le croient-ils.

Linda Hamilton, l'interprète de Catherine, annonce en effet à la fin de la deuxième saison qu'elle veut abandonner la série (elle doit tourner *Terminator 2*). L'intervention d'un certain Gabriel, qui n'a rien d'un ange, entraînera donc, pour les besoins du scénario, la disparition de Catherine. Mais celle-ci laisse à Vincent un précieux cadeau...

La Belle et la Bête est sans conteste la plus belle série des années 80. Par ses images, ses

histoires, ses décors, son interprétation, elle surprend, parce qu'elle ne ressemble à aucune autre.

Cette œuvre unique dans l'histoire des séries télévisées est en outre la seule où l'on entend régulièrement de longs extraits tirés de Shakespeare ou de Mozart. De quoi donner envie de prolonger la magie en éteignant le téléviseur et en relisant *Roméo et Juliette* au son

de *La flûte enchantée*.

CHRISTOPHE PETIT



Vincent, dans les Tunnels ou « Monde d'En-bas ».

« Entre Catherine-la-Belle et Vincent-la-Bête naît un amour impossible. »

MODE D'EMPLOI

LA TRANSFORMATION PSYCHOLOGIQUE DE CATHERINE, L'ÉVOLUTION DE LA RELATION ENTRE CATHERINE ET VINCENT, AINSI QUE L'IMPLICATION CROISSANTE DE CATHERINE DANS LA VIE DES TUNNELS IMPOSENT QUE L'ON SUIVE LA SÉRIE DANS L'ORDRE. LES ONZE ÉPISODES DE LA TROISIÈME SAISON, SANS LINDA HAMILTON, NE CONSTITUENT PRESQUE QU'UNE SEULE HISTOIRE.

BELPHÉGOR

OU LE FANTÔME DU LOUVRE

Un fantôme hante le musée du Louvre. Des deux gardiens qui l'ont vu, l'un a été tué. Le commissaire Ménardier enquête. En même temps, un jeune journaliste, André Bellegarde, suit l'affaire de près... Que cherche le fantôme, par où a-t-il pu s'enfuir? Ce sont les secrets que les protagonistes de l'aventure devront découvrir.

La renaissance d'un mythe

« Il y a un fantôme dans le Louvre. » Cette phrase, qui ouvre le livre d'Arthur Bernède, feuilletoniste de l'avant-guerre et de l'entre-deux-guerres, résonnait encore dans les mémoires au début des années 60.



Laurence Borel (Juliette Gréco) sous l'emprise de Boris Williams (François Chaumette).

C'est ainsi que le scénariste Jacques Armand (*Le chevalier de Maison-Rouge*, *Les corsaires*, *Les compagnons de Jésus*, *Gaston Phoebus*), qui gardait un souvenir flou d'articles parus dans *Ciné-miroir* sur la version muette du film, proposa au réalisateur Claude Barma de tourner une nouvelle fois *Belphégor*. Le roman étant extrêmement daté, un dépoussiérage

s'imposa. On retrancha le héros principal, le détective Chantecoq, pour laisser place à un personnage secondaire, le commissaire Ménardier, et de nombreux noms ou prénoms furent changés.

La modernisation produisit un récit parfois chaotique et peu logique, surtout vers la fin, mais les rebondissements et les retournements de situation, les jeux d'ombre et de lumière font oublier les invraisemblances. Le fantôme est bien là et conserve le même aspect. L'énigme qui consistait à retrouver le trésor des Valois tourne désormais autour de l'ésootérique mystère du métal de Paracelse. Mais ce qui intéressait surtout le spectateur était l'identité de celui ou de celle qui se cachait sous la robe du fantôme. *Belphégor* re-

nouait avec les ingrédients qui firent le succès du serial et du roman-feuilleton, qu'il ne trahit jamais, accumulant passages secrets, fausses pistes, mystère historique, double personnalité, personnages initiés, typés et farfelus.

Une distribution audacieuse

Le plus inattendu, et peut-être le plus audacieux, est finalement la distribution, alliant comédiens chevronnés et futurs talents, avec, au milieu d'eux, une comédienne inattendue, Juliette Gréco. Les Français, qui l'avaient classée comme muse de Saint-Germain-des-Prés, avaient oublié qu'elle était aussi une comédienne et qu'el-

le avait tourné des films en France et aux États-Unis. *Belphégor* la ramenait devant les caméras et la démythifiait quelque peu. Côté acteurs confirmés, on retrouvait René Dary dans un rôle qu'il avait déjà joué au cinéma, passant avec l'âge des emplois de mauvais garçon à ceux de serviteur de la loi. Sylvie, éternelle second rôle du cinéma français (sauf pour *La*

MODE D'EMPLOI

VRAI SERIAL, *BELPHEGOR* EST À VISIONNER DANS SA CONTINUITÉ, JUSQU'À LA RÉOLUTION.

vieille dame indigne, de René Allio) trouvait ici l'un de ses emplois les plus facétieux avec le personnage de lady Hodwin, vieille dame excentrique, détentrice du véritable secret de Belphegor. Ses apparitions et ses rencontres avec René Dary comptent parmi les meilleurs moments du feuilleton. Déjà vedette du petit écran, François Chaumette campait un méchant à la limite de la caricature, mais correspondant au ton de ce genre de production. Deux nouveaux visages arrivaient sur les écrans, Christine Delaroche et Yves Rénier (pas encore globe-trotter ou commissaire Moulin), pour former le couple romantique, mais actif, de l'aventure. Pour les seconds rôles, Claude Barma s'était entouré de comédiens de talent : Paul Crauchet dans le rôle du gardien alcoolique Gautrait (peut-être

le seul à ne pas aimer Belphegor), Marguerite Muni (vue dans plusieurs films de Luis Buñuel) dans celui de sa femme, ainsi qu'Alain Mottet, Med Hondo, Jean Champion, Georges Staquet, etc.

Mais le véritable mystère de *Belphegor* est le nom de celui qui se trouve sous

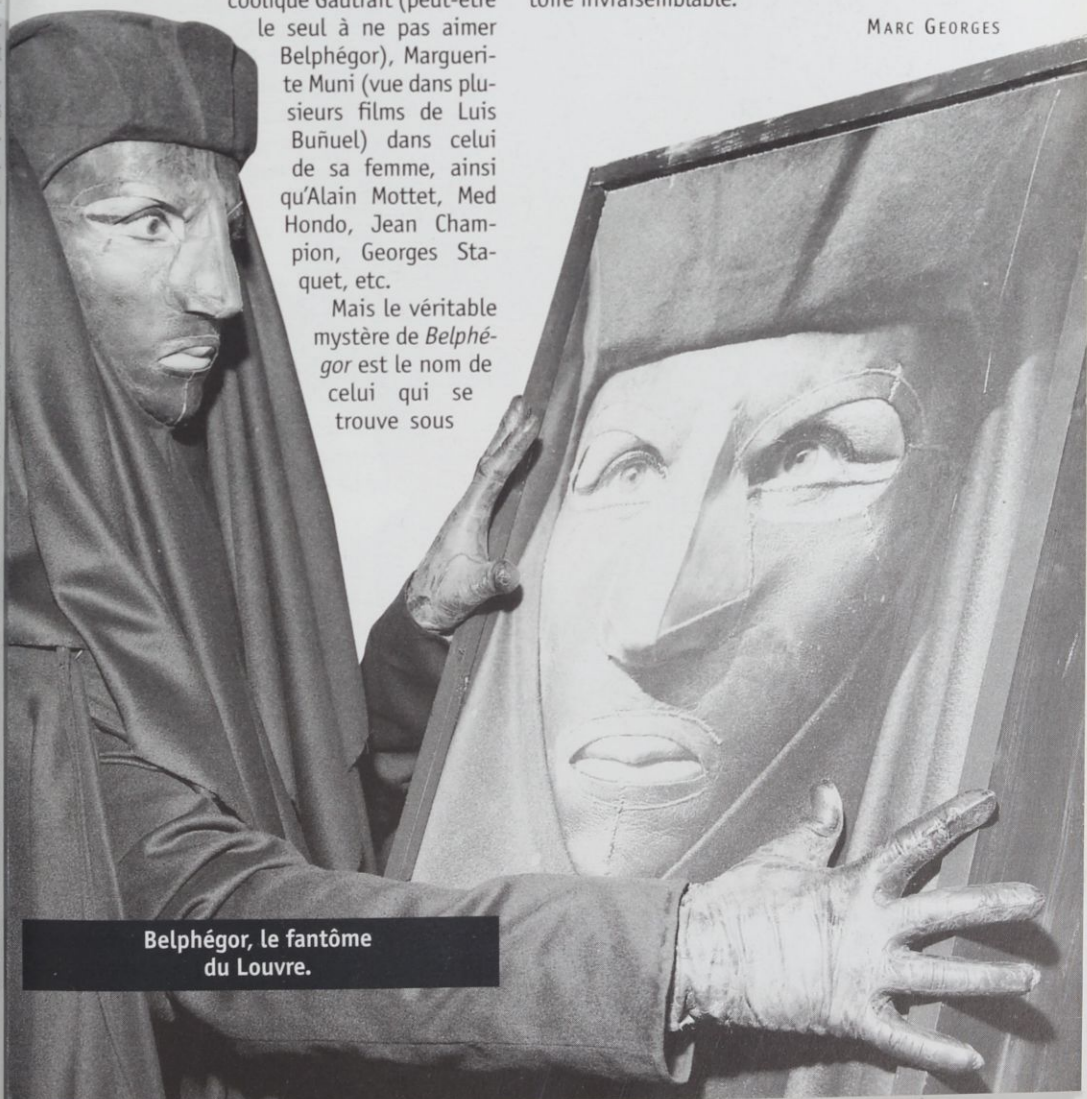
le masque. Pour les déplacements et les plans généraux, ce n'était pas l'acteur qui incarnait le personnage à la double identité qui revêtait le costume, mais le mime Isaac Alvarez, dont le nom n'apparaît pas au générique.

Un classique de la télévision

Belphegor marque une date dans l'histoire de la télévision. Il a ouvert la porte aux feuilletons de mystères contemporains, spécialement créés ou recréés pour ce média. L'identité de celui qui se cache sous le masque n'est, pour beaucoup, plus une énigme, mais le plaisir de voir et revoir cette œuvre majeure réside dans les apparitions des comédiens, les méandres de l'aventure et la crédibilité que nous octroyons à cette histoire invraisemblable.

MARC GEORGES

“ Une histoire invraisemblable : il y a un fantôme dans le Louvre! ”



Belphegor, le fantôme du Louvre.

LES BRIGADES DU TIGRE

Le commissaire Valentin et les inspecteurs Terrasson et Pujol forment le trio le plus célèbre et le plus efficace des premières brigades mobiles créées par Georges Clemenceau. Les enquêtes délicates, touchant très souvent à la sauvegarde de la République, entraînent les trois policiers dans des aventures où règne toujours le mystère, et parfois le surnaturel.

Ce siècle avait sept ans

En 1907, il n'est pas aisé pour les policiers de poursuivre des criminels. Ceux-ci n'ont en effet aucun mal, à bord de leurs automobiles, à se débarrasser des agents des forces de l'ordre, le plus souvent à pied ou à bicyclette, au mieux à cheval... Valentin,

« Les brigades du Tigre : le fleuron de la production française en matière de séries. »

un jeune policier à qui une pareille mésaventure vient d'arriver une fois de trop, se confie à un député qui décide Clemenceau à créer des brigades mobiles. Celles-ci seront dotées des dernières techniques d'investigation, fonctionneront, dans chaque région de France, en collaboration avec

leurs consœurs et seront motorisées. Valentin demande aussitôt sa mutation. Il est affecté aux premières brigades mobiles et fait connaissance avec ses nouveaux compères. Terrasson est un méridional toujours prêt à partir sur la voie poétique; Pujol, lui, est un jeune homme capable de se faufiler partout :

il est le parfait titi parisien.

Tous trois sont sous les ordres de M. Faivre, un homme dont les explosions de colère sont légendaires. Ses « Ah, bravo Valentin, joli fiasco! » ou « Je ne veux plus entendre parler de vous. Allez vendre des cacahuètes! » le sont tout autant. Sa propension à malmener ses hommes est pour partie, sans doute, dans la réussite des missions qu'on leur confie. Mais Faivre est un bon chef et il sait aussi écouter ses hommes,



Terrasson (Pierre Maguelon), Valentin (Jean-Claude Bouillon) et Pujol (Jean-Paul Tribout) forment le trio efficace des 1^{res} brigades mobiles.

qui le regretteront, d'ailleurs, quand il sera remplacé par Gabrielli...

Les épisodes des *Brigades du Tigre* se ressemblent peu. Si nos trois super-policiers (car c'est ce qu'ils sont) sont très souvent confrontés à des complots qui menacent la République ou les relations diplomatiques entre la France et le reste du monde, la variété des styles employés pour raconter les histoires est d'une grande richesse. Le pur suspense cède le pas à des histoires plus tendres (*Le défi*, *Les princes de la nuit*), qui elles-mêmes font place au surnaturel (*Le village maudit*, *Le vampire des Karpates*, *Le fantôme de Noël*) ou à la comédie (*Village incognito*, *Les demoiselles du Vésinet*).

L'art du détournement

On pourrait presque dire de la série qu'elle est un vaste canular. Les véritables brigades mobiles ne se sont jamais appelées « brigades du Tigre ». L'idée de les baptiser de la sorte vint à Claude Desailly, concepteur et unique scénariste de la série, car elles avaient été créées par Georges Clemenceau, surnommé « le Tigre » ! Ensuite, il faut bien avouer que les policiers des brigades mobiles n'ont jamais élucidé des affaires plus importantes que des vols... de lapins.

Dans ces conditions, Claude Desailly a choisi d'étudier scrupuleusement la période de l'avant-guerre et de situer ses histoires, parfaitement imaginaires, dans des contextes historiques, eux, totalement véridiques. Ainsi, il n'y a jamais eu de complot visant à empêcher Blériot de traverser la Manche ! Dans *La confrérie des loups*, l'auteur va plus loin en imaginant un malfaiteur qui réunit des bandits de divers horizons en une sorte de confrérie et en faisant dire au narrateur que les gangsters américains s'inspirèrent de ce

modèle pour créer leur syndicat du crime. Ce qui est, bien entendu, parfaitement faux ! L'art des *Brigades du Tigre* aura été de faire croire aux téléspectateurs que tout ce qui était raconté était vrai.

Les délirantes poursuites en tacots poussifs lancés à la vitesse vertigineuse de 30 km/h ne font qu'ajouter à cet humour, par ailleurs parfaitement employé.



M. Faivre (François Maistre) rend visite à ses hommes dans la salle de gymnastique où ils s'entraînent à la savate.

Une œuvre en trompe-l'œil

Les brigades du Tigre ont marqué toute une génération. Les clins d'œil humoristiques y sont certes pour beaucoup. Mais la condamnation du fascisme, de la violence, ou les subtiles allusions politiques (le bureau de Faivre est orné d'une éternelle rose rouge) ajoutent de l'épaisseur à une œuvre en trompe-l'œil qu'il ne faut pas sous-estimer.

Les six derniers épisodes, pourtant écrits par Claude Desailly, n'ont jamais été tournés. Par un de ces curieux mystères qui veulent, à la télé-

vision publique, qu'une nouvelle équipe directrice n'honore pas les commandes de ses prédécesseurs, France 2 n'a jamais donné de suite à ce qui reste pourtant le fleuron de la production française dans le domaine des séries.

CHRISTOPHE PETIT

MODE D'EMPLOI

LES BRIGADES DU TIGRE SE DÉCOMPOSENT EN SIX SÉRIES DE SIX ÉPISODES. TOUS LES ÉPISODES NE SONT PAS DESTINÉS À ÊTRE VUS CHRONOLOGIQUEMENT, ET ON CONSERVERA L'ORDRE DE DIFFUSION ORIGINAL POUR RESPECTER L'ÉQUILIBRE ENTRE LES STYLES. EN TOUT CAS, ON PRENDRA SOIN DE NE PAS MÉLANGER LES PÉRIODES : LES QUATRE PREMIÈRES SÉRIES SE DÉROULENT ENTRE 1907 ET 1914 ; LA CINQUIÈME, INTITULÉE *LES NOUVELLES BRIGADES DU TIGRE*, ET LA SIXIÈME, *LES ANNÉES FOLLES*, APRÈS AVOIR ESCAMOTÉ LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, PRENNENT PLACE DANS LES ANNÉES 20. ON VERRA DE TOUTE FAÇON LE PREMIER ET LE DERNIER ÉPISODE À LEUR PLACE.

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

THE AVENGERS

John Steed et Emma Peel, deux agents au service de Sa Gracieuse Majesté, combattent le crime sous toutes ses formes : des robots tueurs (les fameux Cybernautes), des sociétés secrètes, une plante carnivore, des « tricoteuses de la mort » ou des villageois tueurs à gages... Leur arme principale : le flegme, la désinvolture, l'humour et l'élégance britanniques.

Trois paires de bottes de cuir

Quand commence *The Avengers*, en 1961, Patrick Macnee (John Steed) n'en est pas la vedette. Le personnage principal est un certain Dr Keel, dont l'épouse a été assassinée par des trafiquants de drogue. John Steed, un homme mystérieux et pas encore aussi élégant qu'ultérieurement, lui offre son aide pour retrouver les coupables.

Ensemble, ils vont dès lors se transformer en vengeurs (d'où le titre original) et rétablir la justice. Quand Ian Hendry, qui incarne le Dr Keel, abandonne la série, John Steed en devient le héros.

La mythologie se met réellement en place avec l'arrivée de Honor Blackman dans le rôle de Cathy Gale. Confier le rôle masculin du partenaire de Steed à une femme est une idée de génie. Pour la première fois à la télévision, un personnage féminin n'est ni une femme faible, ni une ravissante idiote. Cathy Gale, anthropologue de formation, a du caractère : elle est karatéka, fait de la moto, bref, elle est l'égale de Steed. Ses costumes de cuir moulants sont l'expression de sa liberté et de ses goûts sexuels, pas forcément tournés vers Steed, d'ailleurs. Appelée par le cinéma, Honor Blackman rend sa combinaison au bout de deux saisons.

Mme Peel, on a besoin de vous

Diana Rigg fait son entrée en 1965. Avec Emma Peel, l'insouciance est de mise. Le personnage et la série évoluent vers plus de naturel dans le charme et le mystère. La connivence entre Mme Peel et Steed explose à l'écran, et leur relation amoureuse, simplement suggérée, n'en est que plus évidente. Emma Peel abandonne le cuir et affirme sa féminité en portant des ensembles seyants, des minijupes et ses célèbres « Emma-peelers ». Les histoires sont de plus en plus déli-rantes, les méchants de plus en plus machiavéliques et les façons de mourir de plus en plus variées.

Pour la deuxième année « Emma Peel », la série passe alors en couleurs afin, notamment, de conquérir le marché américain. *Chapeau melon et bottes de cuir*, John Steed et Emma Peel sont alors au sommet de leur forme. C'est l'âge d'or de la série, qui correspond d'ailleurs à l'époque, les années 60, où souffle un vent de liberté et de contestation.

Mais Diana Rigg annonce qu'elle quitte la série et passe le relais à Linda Thorson. En 1969, cette

jeune actrice canadienne devient, sous le nom de Tara King, la troisième co-équipière de Steed. Plus jeune, donc moins expérimentée que Mme Peel, elle est aussi plus gironde, plus espiègle, et la nature des rapports qu'elle entretient avec Steed est sans ambiguïté. L'écart d'âge s'étant creusé, Steed apparaît paternaliste et protecteur.

Bizarre

L'atmosphère plus fantastique de la saison Tara King ne renie pourtant pas l'univers de la série, qui détourne subtilement tous les poncifs que les étrangers véhiculent sur la Grande-Bretagne. Ainsi la campagne anglaise est parsemée de pubs rétro,

« Flegme, désinvolture, humour et élégance britanniques. »



John Steed et une de ses voitures « vintage ».

de châteaux hantés et de manoirs, aussi somptueux qu'inquiétants, où l'heure du thé demeure un rituel sacré.

Par pure fantaisie, les scénaristes choisissent de ne jamais faire mourir de femme, d'employer un minimum de figurants et de désertifier les rues, de faire évoluer leurs personnages uniquement dans la haute société et de ne jamais montrer ni policier ni homme de couleur. (Ces « recettes », appliquées sans talent au lamentable film sorti en 1998, ne réussissent bien évidemment pas à sauver celui-ci de la catastrophe.)

Et puis, il y a les *New Avengers*. On reproche beaucoup de choses à cette série, produite en 1976-1977, et, paradoxalement, ses deux principaux atouts : être coproduite par la France et être la continuation de *The Avengers*. Mais, sans l'ap-

pui financier de la France, *The New Avengers* n'aurait pas vu le jour. Les tournages en France (et même au Canada, troisième coproducteur) constituent sans doute un parfait contresens, mais un

contresens par rapport à l'âge d'or. Or *The New Avengers*, à part son titre et la présence de Steed, est une autre série. John Steed ayant

vieilli, on lui adjoint Mike Gambit (Gareth Hunt), qui assure les séquences « action ». Quant à Purdey (Joanna Lumley), elle est bien entendu différente de Tara King, tout comme celle-ci l'était de Mme Peel ou de Cathy Gale. Purdey est un personnage plus terre à terre, certes, mais dont le charme laisse rarement indifférent. En outre, l'époque est plus sombre (il s'est écoulé sept ans depuis le dernier épisode Tara King) et

donne lieu à des histoires macabres telles que celle du *Baiser de Midas* ou du *Repère de l'Aigle*, où des néonazis tentent de ressusciter Hitler.

CHRISTOPHE
PETIT

MODE D'EMPLOI

POUR UNE APPROCHE RAISONNABLEMENT LOGIQUE DE LA SÉRIE, ET POUR LES RAISONS EXPOSÉES, ON ESSAIERA DE NE PAS MÉLANGER LES ÉPISODES D'UNE SAISON AVEC CEUX D'UNE AUTRE. À NOTER QU'IL N'EXISTERAIT PLUS QU'UN SEUL ÉPISODE DE LA PÉRIODE DR KEEL, LES ENREGISTREMENTS VIDÉO DE L'ÉPOQUE AYANT DISPARU.



Le couple mythique : John Steed (Patrick Macnee) et Mme Peel (Diana Rigg).

LES CINQ DERNIÈRES MINUTES

Un crime apparemment insoluble, un milieu professionnel peu connu ou un cadre insolite, deux enquêteurs plus proches de Maigret que de Sherlock Holmes, une solution qui se fait jour en toute dernière extrémité, *Les cinq dernières minutes* furent la série d'anthologie la plus durable de la télévision française.

Une œuvre historique de la télévision française

À elles seules, *Les cinq dernières minutes* semblent résumer l'évolution de la télévision française – tant pour le contenu des programmes que pour le fonctionnement de l'institution – entre 1958 et le milieu des années 90. Créée à « l'âge d'or » de la production télévisée par Claude Loursais, elle fut la première grande série policière française. Le principe en était simple : un meurtre, deux policiers, une enquête, des suspects, des pistes et, au tout dernier moment, une solution. Cette solution, le spectateur doit être en mesure de la découvrir grâce aux indices ménagés dans l'intrigue.

À l'origine, *Les cinq dernières minutes* furent tout d'abord... une émission-jeu.

Les cinq premiers épisodes de la série, entièrement tournés en studio, étaient diffusés en direct, en présence de deux spectateurs installés devant un téléviseur dans des cabines d'isolement. Avant de donner la solution, l'inspecteur Bourrel (baptisé Sommet

dans le premier épisode) se tournait vers les candidats et leur demandait : qui ? comment ? et quels indices vous ont permis de découvrir la vérité ? Au bout d'une vingtaine d'épisodes, tout fut enregistré sur bande magnétique grâce à l'apparition des premiers magnétoscopes, tandis que les spectateurs-détectives disparaissaient.

Des intrigues parfaitement huilées

Claude Loursais, qui cumulait les fonctions de producteur exécutif et de réalisateur de l'émission, fit rapidement appel à des écrivains de romans policiers et à des scénaristes de talent : Fred Kassak, Louis C. Thomas, Jean Chatenet, Michel Lebrun, Maurice-Bernard Endrèbe et bien d'autres. Mais Loursais lui-même constituait la cheville ouvrière de la série aux côtés de Henry Grangé et André Maheux, avec lesquels il coécrivit un grand nombre des six émissions annuelles entre 1960

et 1965. Les trois hommes mirent au point une formule invariable : un mort, trois suspects (donc trois moments de suspense) et deux indices visuels. Au bout

“ Bon Dieu! Mais c'est bien sûr... ”



Dupuy (Jean Daurand) et Bourrel (Raymond Souplex), le duo originel.

de cinq ans, lorsque Grangé et Maheux, exténués, abandonnèrent l'émission, Loursais fit appel à Jean Ferry, Robert Scipion et Jean Cosmos, déjà rompu aux émissions radiophoniques tels *Les maîtres du mystère*.

Au fil des années, *Les cinq dernières minutes* voguèrent ainsi au gré des évolutions techniques et politiques de la télévision. En 1968, l'émission faillit être supprimée en raison des engagements politiques de Claude Loursais, mais le tollé public fut tel que la décision fut abandonnée. La couleur fit son apparition en 1972, de même que peu à peu les intrigues se déplaçaient en province.

Des personnages et des milieux hauts en couleur

L'attrait des *Cinq dernières minutes* résidait d'abord dans la personnalité des deux enquêteurs. L'inspecteur (puis commissaire) Bourrel et son adjoint Dupuy sont des Français moyens. Le premier manie aussi bien la courtoisie que la menace. Le second est un titi parisien, avec accent et gouaille appropriés. Ils se tutoient, ils mangent ensemble, ils se chamaillent, mais ils s'aiment bien. Bourrel examine les énigmes avec bon sens et perspicacité. Dupuy lui tient lieu de confident et de contradicteur jusqu'à ce que son chef, au plus obscur de l'enquête, trouve la solution à l'issue d'une séquence devenue anthologique : son visage s'illumine, il relève la tête et, frappant du poing la paume de son autre main, il s'exclame « Bon dieu, mais c'est bien sûr ! » et, se tournant vers le spectateur pour signifier qu'il a toujours été conscient de sa présence, il poursuit : « Rappelez-vous... », et lui remémore l'indice révélateur. L'autre attrait de la série était le parti pris d'explorer, à chaque épisode, un milieu professionnel ou un cadre haut en couleur : la tour Eiffel, les casses d'automobiles, les chauffeurs de taxi, les artisans du



Cabrol (Jacques Debary) et Ménardeau (Marc Eyraud), la deuxième équipe.

faubourg Saint-Antoine, les instituts de beauté, les agences matrimoniales, les hommes-grenouilles, les cheminots, les Halles, le cirque, la boxe, le roman-photo, et jusqu'à la bande dessinée dans *Meurtre par la bande* (1972), où l'indice révélateur se trouve dans des planches de Loro, publié à l'époque par l'hebdomadaire *Pilote* ! Ce panorama des « petits métiers » ou des lieux insolites (un épisode de 1962, *L'épingle du jeu*, tourné en costumes, projetait Bourrel et Dupuy dans le Paris de 1832, aux côtés de l'inspecteur Lecoq, personnage d'Émile Gaboriau) fait de cette première période de la série un document historique exceptionnel. Lorsque, en 1972, Raymond Souplex (Bourrel) mourut, Loursais tâtonna quelque peu avant de trouver un nouveau duo, le commissaire Cabrol et l'inspecteur Ménardeau, qui restèrent en service jusqu'en 1992 explorant des milieux liés à l'actualité (sectes, immigrés, radios locales, etc.), avant d'être remplacés par le commissaire Massard et l'inspecteur Barrier, la série cessant son activité en 1996 après trente-huit ans de bons et loyaux services. Cette magnifique anthologie, œuvre d'une équipe sou-

dée autour d'un grand créateur, est l'égal, sur tous les plans, d'une grande série anglo-saxonne comme *Colombo*®.

MARTIN WINCKLER

MODE D'EMPLOI

TOUS LES ÉPISODES PEUVENT SE VOIR INDÉPENDAMMENT. LA PÉRIODE BOURREL EST POUR UNE GRANDE PARTIE EN NOIR ET BLANC, CE QUI N'ENLÈVE RIEN À SON CHARME. LES DEUX PÉRIODES POSTÉRIEURES ONT CHACUNE LEUR INTÉRÊT, MAIS SONT PLUS INÉGALES EN QUALITÉ QUE LES 58 PREMIERS ÉPISODES.

Maddie Hayes et David Addison s'aiment. Ou plutôt, ils se détestent. Non, ils s'aiment. Enfin, c'est compliqué. D'autant plus qu'ils ont sur les bras une agence de détectives qui ne marche pas fort. Et, en plus, les téléspectateurs s'en mêlent !

Le soleil a rendez-vous...

Quand Maddie Hayes, ex-mannequin richissime, découvre que son comptable s'est enfui avec toute sa fortune, c'est le drame. Pour survivre, il lui faut vendre les parts qu'elle possède dans diverses sociétés. Et se débarrasser de cette agence de détectives improductive dont elle ignorait l'existence la veille encore. Bien décidée à renvoyer son directeur, un certain David Addison, elle se rend dans les locaux de l'agence *City of Angels*. Addison, fêtard invétéré, est le type le plus culotté, fanfaron et charmeur que la froide et prévisible Maddie ait jamais vu. La première rencontre se passe mal. « Vous étiez Miss Mars en... », lui lance-t-il. « Faux. Vous êtes viré », interrompt-elle. Mais il est déjà trop tard : ces deux-là sont amoureux, même si Maddie refuse de l'admettre.

David déploie alors ses talents de baratinneur pour la convaincre de ne pas fermer l'agence et, pourquoi pas, de la diriger elle-même. Peine perdue, Maddie est inflexible. À la suite d'un malheureux concours de circonstances, elle se retrouve en possession d'une montre convoitée par de dangereux bandits. Mais David est là, il va l'aider, la sauver, résoudre l'énigme et gagner son cœur. Du moins l'espère-t-il. Mais Maddie reste

intraitable. Tout au plus obtiendra-t-il que l'agence reste ouverte. Maddie sera sa patronne.

Les relations entre les deux détectives sont plutôt houleuses. Pas une heure sans qu'éclate une dispute, que les portes claquent, que les protagonistes poussent des hurlements hystériques. Que voulez-vous, Maddie ne supporte pas d'arriver le matin et de trouver David, debout sur un bureau, chantant un air de « limbo », un rouleau de papier toilette à la main en guise de micro !

Une série timbrée et fière de l'être

Au premier abord, *Clair de lune* est une série policière. Meurtres, enquêtes, poursuites en voitures abondent. Mais c'est en fait la relation entre Maddie et David qui est mise en valeur, et

nullement la cohérence des histoires policières. D'ailleurs, les scènes habituellement escamotées, comme les déplacements en voiture, sont développées à l'en-
vi et donnent lieu à des échanges épiques entre Maddie et David, à mille lieues de l'enquête.

L'intérêt ne réside pas seulement dans ces deux facettes. Car cette série est timbrée et fière de l'être. Elle est la première à avoir pris en compte la culture télévisuelle du téléspectateur et en a joué avec lui. Maddie Hayes et David Addison savent parfaitement qu'ils sont les personnages d'une série et qu'ils ne doivent leurs aventures qu'à l'imagination des scénaristes. Quand Maddie demande « Qu'est-ce qu'on fait maintenant? », David répond régulièrement : « J'en sais rien, j'ai pas eu le temps de lire le scénario. » Il n'est pas rare que les personnages interpellent le téléspectateur et lui demandent son avis (un mouvement de caméra subjective indique sa supposée réponse). Souvent, Maddie et David accueillent les téléspecta-



David Addison (Bruce Willis)
et Maddie Hayes (Cybill Shepherd).

teurs avant le début de l'épisode et répondent au courrier « en direct ». Ils se félicitent d'avoir reçu un Emmy ou bien chantent le générique à la place d'Al Jarreau (l'interprète de la chanson) qui n'est exceptionnellement (!) pas là pour le faire. Si, par un curieux hasard, l'épisode est trop court, la troupe de l'agence monte un mini-spectacle pour combler le vide ; s'il est trop long, les techniciens démontent le décor avant le dénouement...

Dans cette veine débridée, la série offre quelques épisodes immanquables : un remake de *La mégère apprivoisée* dans *Rock around Shakespeare* et un de *Casablanca* (*L'inaccessible amour*). Quelques séquences oniriques pointent de-ci de-là : David parle à son téléphone qui a pris l'apparence d'une Maddie animée en pâte à modeler.

MODE D'EMPLOI

IL FAUT SUIVRE LES ÉPISODES DANS L'ORDRE, LA RELATION ENTRE MADDIE ET DAVID SE CONSTRUISANT PEU À PEU. LA QUATRIÈME SAISON ACCUSE UNE BAISSÉ DE RÉGIME, MAIS LA CINQUIÈME RETROUVE L'ÉCLAT DES TROIS PREMIÈRES, MÊME SI LA RELATION MADDIE-DAVID EST UN PEU ESCAMOTÉE.

La fin d'une belle histoire

Sur le plateau, les choses sont moins souriantes. On murmure que les deux stars (Cybill Shepherd et Bruce

Willis) se détestent, ce qu'elles nient en bloc. Cybill Shepherd quitte la série au cours de la quatrième saison, le temps de donner naissance à des jumeaux.

C'est alors le couple formé d'Agnès Topisto (la réceptionniste de l'agence qui accueille les clients en vers) et de Herbert Viola (le partenaire malheureux de David) qui tient la vedette durant quelques épisodes.

Dans l'ultime histoire, le producteur de la série lui-même annonce aux deux héros que la série a été annulée faute d'audience. La boucle est bouclée : *Clair de lune* aura joué le jeu jusqu'au bout.

CHRISTOPHE PETIT

“ Clair de lune : la première série à prendre en compte la culture télévisuelle du téléspectateur. ”

Pour vos enquêtes : discrétion assurée avec l'agence Clair de lune.

Sam Beckett, un scientifique génial, a mis au point une machine à voyager dans le temps : pour convaincre ses commanditaires du gouvernement, il l'expérimente lui-même, mais la machine, dérégulée, l'expédie à n'importe quel moment (depuis sa naissance en 1953), dans n'importe quel lieu, et surtout dans n'importe quel corps, qu'il doit habiter le temps d'accomplir une mission. Aidé par Al Cavallucci, son ange gardien, hologramme qui le suit partout sans pouvoir intervenir directement, Sam doit résoudre le problème, petit ou grand, auquel l'être qu'il habite est confronté...

Le saut dans le temps

Un voyageur dans le temps, un de plus ? L'histoire paraît bien banale. Et les scénaristes s'amusent à redoubler cette banalité, en la mettant en scène : dans l'épisode *Futur Boy*, nous assistons précisément au tournage d'une série télévisée de science-fiction. Mais ce tournage se situe en 1957, en pleine guerre froide ; le vieil acteur qui joue Captain Galaxy refuse tout à coup de lire les cartons de son rôle, qui présentent les Martiens (c'est-à-dire tout étranger) comme des ennemis potentiels, et il improvise un texte où l'avenir réside dans la tolérance mutuelle et le respect de l'autre. Cet épisode est emblématique de l'esprit de la série, à la fois quant à son éthique et quant à sa forme même, qui joue constamment, avec habileté, sur les emboîtements narratifs, les citations d'autres films ou histoires, etc.

Tour à tour pilote d'essai (dans l'épisode « pilote », précisément), professeur, boxeur, vétérinaire ou détective privé, Sam Beckett va

connaître des incarnations de plus en plus déli- rantes : il sera un pianiste aveugle, un handicapé mental, une femme violée, une jeune femme qui va accoucher, une miss de concours de beauté, un Indien, un Noir dans un État ségrégationniste, et même un singe de laboratoire. Dans toutes ces occasions, et malgré les handicaps variés que son incarnation lui impose, il va faire prévaloir les forces du bien.

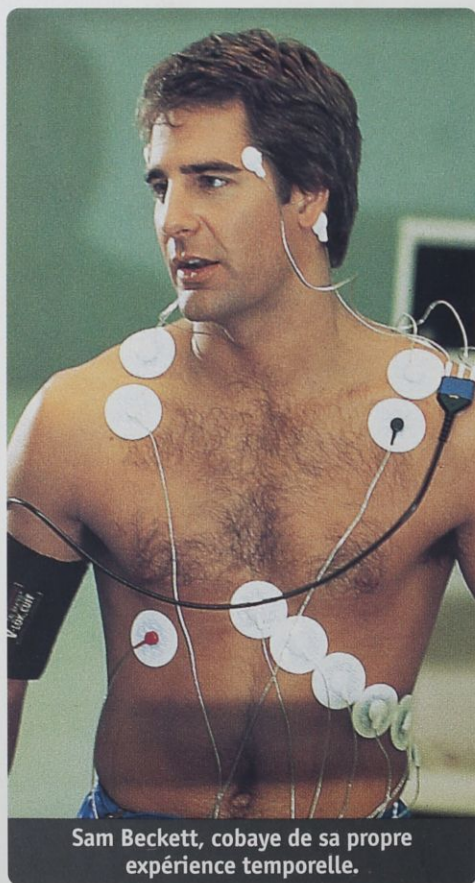
Une mission peut en cacher une autre

Mais ce bien, où est-il ? Dans *Le défi est lancé*, on croit, comme Sam lui-même, que sa mission consiste à trouver un mari à Tess : il s'avérera tout à la fin qu'il était là pour aider un gamin du nom de... Buddy Holly à composer son célèbre « Peggy Sue ».

Dans *Veule mais pas trop*, après s'être démené pour empêcher un parrain de la mafia de massacrer par jalousie le personnage qu'il incarne, il constate que la lueur bleue, signe que la mission est accomplie, ne s'est toujours pas produite : c'est qu'il fallait encore qu'il fasse gagner la vieille dame au bingo... Les scénaristes jouent avec humour sur les fausses pistes et s'amusent à égarer le spectateur.

Mais le tragique n'est pas absent de la série. D'abord, certains épisodes ne finissent pas bien : Sam pourra empêcher son frère de mourir au Viêt Nam, mais non sauver son père de l'infarctus, ni empêcher sa sœur d'épouser une brute. Rencontrant des personnages réels dans la dernière saison (Marilyn Monroe, Lee Harvey

Oswald), il ne peut modifier leur destin. Il est parfois confronté à des choix terribles et, dans le dernier épisode, il sacrifie sa dernière chance de « rentrer à la maison » pour avertir Beth, la femme d'Al, que son mari est vivant et va revenir du Viêt Nam.



Sam Beckett, cobaye de sa propre expérience temporelle.

Les sauts temporels se limitent le plus souvent à la durée de la vie de Sam, mais la série ne s'interdit pas de plonger parfois dans un passé plus lointain : la guerre de Sécession (reliée à la thématique de la libération des Noirs, et plusieurs fois abordée) ou la Seconde Guerre mondiale, suggérée par le tatouage de la déportation sur le bras d'une vieille femme dans *Piscine nucléaire*, qui se situe au moment de la crise de Cuba. Mais c'est l'histoire américaine depuis les années 50 qui est évoquée, avec ses crises et ses contradictions.

MODE D'EMPLOI

MIEUX VAUT COMMENCER PAR LE PILOTE, ENCORE QUE CHAQUE GÉNÉRIQUE OFFRE UN PETIT RÉSUMÉ DE L'AVENTURE ET PRÉSENTE LES DEUX PRINCIPAUX PERSONNAGES. LA PLUPART DES ÉPISODES PEUVENT SE REGARDER DE FAÇON AUTONOME, ET QUELQUES-UNS FORMENT DES SUITES DE DEUX OU TROIS (*LA FAMILLE AVANT TOUT*, *TRIOLOGIE*) : MAIS POUR APPRÉCIER L'APPROFONDISSEMENT DU CARACTÈRE DE SAM ET DE LA DRAMATISATION CROISSANTE DE LA SÉRIE, MIEUX VAUT VOIR LES ÉPISODES DANS L'ORDRE. EN OUTRE, LA DERNIÈRE SCÈNE DE CHAQUE ÉPISODE EST AUSSI LA PREMIÈRE DU SUIVANT.

Code Quantum
« saute » avec
virtuosité d'un
genre à l'autre,
de l'humour
au drame. »

Intertextualité

Code Quantum est truffé de citations, et ce n'est pas l'un des moindres plaisirs qu'offre la série que de les reconnaître. Ainsi *La Maure aux trosses*, dont le titre français n'a d'autre mérite que de signaler qu'on a affaire à un pastiche de Hitchcock, *Miss Melny et son chauffeur*, qui s'inspire du film de Beresford *Miss Daisy et son chauffeur*, *Lune sanglante*, anthologie des films de vampires, etc. Grand jeu sur les stéréotypes, qu'elle recycle, hommage en forme de clin d'œil à des musiciens et à des cinéastes de registres différents, *Code Quantum* « saute » avec virtuosité d'un genre à l'autre, de l'humour au pathétique, mais les caractéristiques très affirmées des deux protagonistes en assurent la cohérence.

ANNE ROCHE



Sam Beckett (Scott Bakula) et son ange gardien, Al Calavici (Dean Stockwell).

Un vieil imperméable fripé, un cigare nau-séabond, une 403 cabossée et crachotante, un chien apathique, une femme invisible : le lieutenant Columbo ne paie pas de mine mais fait pourtant trembler les criminels les plus huppés de Los Angeles.

Parcours d'obstacles

Début 1960, Columbo est le héros d'une nouvelle écrite par deux copains d'université, William Link et Richard Levinson. Si le lieutenant s'appelle à l'époque Fisher, tout le personnage est là, en gestation, et il suffit que la nouvelle soit adaptée pour la chaîne NBC pour que Fisher devienne Columbo. Intitulé *Enough Rope*, le téléfilm passe relativement inaperçu, et tout le monde a aujourd'hui oublié que le lieutenant était incarné par un certain Bert Freed.



Un tout jeune Columbo (Peter Falk), face au Dr Ray Fleming (Gene Barry), dans sa première enquête, *Inculpé de meurtre*.

Link et Levinson adaptent alors leur nouvelle au théâtre. Columbo, qui n'est depuis la nouvelle qu'un personnage secondaire (le héros, c'est l'assassin), est incarné par Thomas Mitchell (le père de Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent*). Or Thomas Mitchell vole littéralement la vedette à ses camarades et fait de Columbo le personnage principal. Link et Levinson s'en

souviendront quand ils proposent une nouvelle version de leur script à Universal. Peter Falk enfle l'imperméable dans *Inculpé de meurtre*, diffusé le 20 février 1968 sur NBC.

La chaîne souhaite poursuivre l'aventure sous la forme d'une série. Peter Falk, d'abord réticent à l'idée de s'engager, finit par accepter lorsqu'on lui propose de ne tourner que six ou sept épisodes par an, de 70 ou 90 minutes. Curieusement, NBC exige le tournage d'un pilote. Elle considère en effet *Inculpé de meurtre* comme un téléfilm et non comme l'épisode-test habituel. La formalité accomplie, et le succès confirmé, la série est lancée en septembre 1971.

Réaction positive

La raison pour laquelle NBC a exigé ce « second pilote » est simple : elle ne comprenait rien au succès de *Columbo* et cherchait à savoir si l'engouement du public serait de longue durée. Si chacun

connaît aujourd'hui la réponse, on peut toutefois se demander pourquoi *Columbo* plaît tant.

En effet, le héros n'a rien de très avenant. Petit, coiffé avec un pétard, un peu minable, voire miteux, il n'est pas vraiment engageant. En outre, il ne fait son entrée qu'au bout de vingt minutes, une fois le meurtre découvert. Dans n'importe quelle autre fiction, le téléspectateur se serait lassé depuis longtemps de l'attendre. Le côté fouineur et inquisiteur du lieutenant a de quoi énerver plus d'un. Son sans-gêne (car à force de s'excuser, il en devient agaçant) devrait nous rebuter. Mais non ! Ses su-

jets de conversation n'ont rien de follement passionnants. Ils ne sont même pas informatifs : que retenons-nous des « exploits » de sa femme, de ses neveux, de son chien... ?

Ce n'est forcément pas le suspense non plus qui nous maintient devant le petit écran. Selon le principe de l'énigme inversée cher à R. Austin Freeman et Roy Vickers, le crime est perpétré

MODE D'EMPLOI

ON PEUT VOIR LES ÉPISODES DANS N'IMPORTE QUEL ORDRE. MAIS ON ÉVITERA DE MÉLANGER LES DEUX PÉRIODES.

sous nos yeux et nous savons qui est l'assassin avant la fin de la première minute de chaque épisode, parfois avant que le meurtrier soit commis. Mieux, nous savons que Columbo connaît aussi l'assassin, presque d'entrée de jeu.

En fait, toutes ces mauvaises raisons font qu'on aime *Columbo*, car la série joue sur des absences et des manques. Comme *Mission : Impossible*, *Columbo* est un « formula show » qui réédite à chaque épisode la même structure scénaristique, avec toutefois quantité de variations très imaginatives.

Ombres et lumières

Le plaisir naît de la joute verbale et psychologique à laquelle s'adonnent Columbo et l'assassin. Ce dernier pense avoir affaire à un policier quelconque, mais il comprend très vite que ce petit bonhomme pourrait bien lui coûter la liberté. Il sait, comme nous, que Columbo sait. Pourtant, l'assassin ne perd rien de sa superbe. Mais il vacille un peu plus à chaque coup asséné par Columbo. Les fausses sorties du détective, ses questions apparemment sans queue ni tête, l'intérêt réel qu'il porte au métier ou aux loisirs du criminel finiront par faire tomber celui-ci, généralement un sale type richissime qui se croit au-dessus de tout le monde.

En plus de ce machiavélique mécanisme, il faut ajouter à la liste des réussites de *Columbo* l'interprétation de Peter Falk et celle des assassins (Patrick McGoohan, Robert Culp, Leonard Nimoy, Donald Pleasence, Anne Baxter, Ida Lupino...), des scénaristes et des réalisateurs. Serge Sau-

viön, la voix française de Peter Falk, n'est pas non plus étranger au succès de la série en France.

Le chant du cygne

La série s'arrête, pour des raisons financières, en 1978. Mais depuis 1989, Columbo a repris du service, cette fois sur ABC. Sans perdre les qualités de la première série, il faut admettre que, pour certains épisodes, les scénaristes se contentent de « faire du Columbo ». Et il est un peu triste de voir Peter Falk se parodier lui-même.

CHRISTOPHE PETIT

« Columbo : un policier au-dessus de tout soupçon. »

« Quand j'avais dire ça à ma femme ! »



Expérience « limite » rejetée par la critique et le public américains, *Cop Rock* fut la première série-opéra (et reste la seule à ce jour). Sur un canevas déjà éprouvé depuis *Hill Street Blues*, le producteur Steven Bochco signe un pur chef-d'œuvre dramatique, à la fois série policière et comédie musicale.

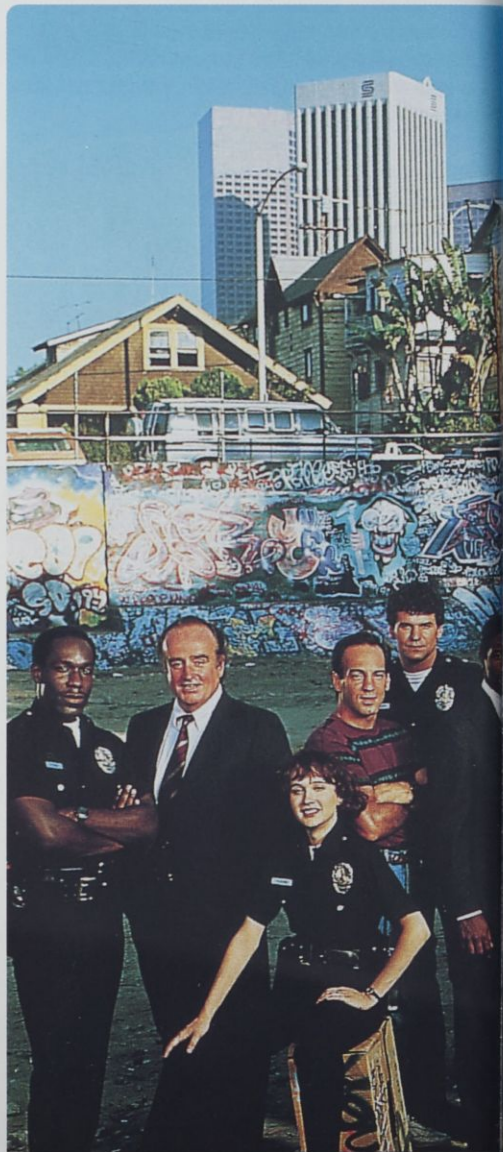
Une œuvre hors du commun

Cop Rock commence de manière totalement inhabituelle, par une descente de police. Les « bleus » d'un des « precincts » (quartiers administratifs) de Los Angeles investissent de nuit le repaire d'un gang de dealers et de consommateurs de drogue. La séquence d'ouverture est tournée de manière extrêmement rapide, et soudain les gangsters arrêtés se mettent à chanter, tels les Jets dans *West Side Story* ! Chaque « acte » de chaque épisode comprend ainsi un numéro chanté et/ou dansé, depuis le solo brisé d'une jeune junkie sur le point d'abandonner son enfant pour quelques dollars jusqu'au numéro d'ensemble d'une quarantaine de sans-abri déménagés par les forces de l'ordre. D'emblée, on sait qu'on ne se trouve pas dans une série comme les autres. Car à la structure modulaire parfaitement huilée depuis *Hill Street Blues* (une douzaine de flics, leur vie privée, leurs enquêtes, leurs relations avec le monde qui les entoure), Steven Bochco et son cocréateur William M. Finkelstein ajoutent des ponctuations lyriques qui n'ont rien d'intermèdes. Les séquences musicales et chorégraphiques ne sont en effet nullement plaquées sur l'action, mais la soulignent et lui donnent une profondeur extraordinaire.

Une construction narrative irréprochable

Non contents de créer une forme absolument nouvelle à la télévision américaine, Bochco et Finkelstein font également reculer les limites de la narration dramatique. Autour d'un événement choc (un des flics abat de sang-froid un assassin afin que celui-ci ne soit pas relâché pour vice de forme), dont la série étudie les répercussions sur chaque protagoniste (le flic meurtrier, son équipier, le commissaire désireux de savoir la vérité, le médecin légiste qui couvre son collègue, le maire plus préoccupé de son physique de femme vieillissante que de sécurité urbaine), *Cop Rock* aborde presque simultanément une multitude de thèmes importants de la société américaine – la politique, l'emprise des médias, le racisme larvé ou flamboyant, la drogue et l'incapacité à lutter

contre sa distribution, la corruption des pouvoirs publics, le cynisme des avocats, la solidarité des policiers, les conflits entre loi et loyauté – tout en dessinant d'étonnants personnages interprétés par de merveilleux acteurs. Chaque numéro musical éclaire un événement dramatique ou les sentiments d'un personnage (les tourments d'une jeune femme flic mariée avec un homme de vingt ans plus âgé ; le verdict d'un jury condam-



La distribution de *Cop Rock* (de gauche à droite) : James McDaniel, Ron McLarty, Anne Bobby, Peter Onorati,

Parrish Robert 92
Parys Georges Van 186
Pasdar Adrian 90, 91, 325
Pasquinel 170, 171
Patellière Denys de la 175
Patinkin Mandy 109, 381
Paturel Dominique 166, 266
Paul Adrian 236
Paulin Scott 325
Paumier (inspecteur) 152
Pauwels Louis 140
Pays Amanda 71, 219
Peckinpah David 352
Peckinpah Sam 233, 337
Pedalbee Toby 45, 198
Peel Emma 28, 164
Pelikan Jiri 114
Pelletier Roger 344
Pembleton Francis Xavier 56, 237
Pennac Daniel 344
Pennell Larry 243
Peppard George 116, 145
Pera Radamas 264
Perathoner Serge 298
« Père » 22, 23, 147
Perkins Abby 60
Perkins Anthony 312
Pertlich Max 237
Perlman Rhea 164, 365
Perlman Ron 22, 147
Pernel Florence 258
Perrault Gilles 249, 259
Perrin Jacques 232, 359
Perrin Marco 182, 186, 266
Perrineau Harold 309
Perry Matthew 50, 163, 220
Persoff Nehemiah 246
Pertwee John 195
Peters Ellis 157
Petersen Karine 182
Petit Caroline 218
Petitgirard Laurent 277
Petrolacci Jean-Pierre 296
Petty Lori 151
Pfeiffer Paul 131
Pflug Jo Ann 242
Phelps Jim 72, 289
Philippe Claude-Jean 152
Philippe IV Le Bel 96
Phillips Stu 222, 260
Piat Jean 97, 266, 335
Picard Jean-Luc 98, 99, 358
Picard Luc 308
Picardo Robert 359
Picasso Pablo 142
Piccoli Michel 166, 359
Pièplu Claude 277, 286, 310, 345
Piérauld Guy 285
Pierce David Hyde 163
Pierce (Eil de Lynx (Hawkeye) 67, 281
Pigaut Roger 217
Pignol Jean 165
Pike Carter 103
Piller Michael 358
Piller Michael 99, 358
Pinchott Bronson 267
Pinoteau Jack 225
Pisier Marie-France 225
Pitoëff Sacha 266, 320
Planck Louise 176
Pleasence Donald 37, 92, 137, 228
Plessis-Vaudreuil Sothène de 139
Plummer Christopher 19, 308
Po (maitre) 264
Poe Edgar Allan 236
Poirot Jean 198
Poirot Hercule 52, 235
Poirot Sidney 146
Poledouris Basil 271, 360
Poli Maurice 147
Polito Jon 214, 237
Pollack Sydney 214
Poron Jean-François 224
Portal Michel 198
Porter Eric 203

Porter Nyree Dawn 203, 318
Post Mike 39, 55, 77, 105, 116, 151, 153,
169, 176, 188, 189, 193, 236, 255,
270, 277, 294, 300, 301, 318, 325,
366, 368, 374
Potoniev 94
Potter Chris 188, 265
Potter Dennis 201, 350
Poulet Sylvie 182
Pourcel Franck 341
Pourrat Henri 223
Powell William 291
Powers Alexandra 270
Powers Stefanie 131, 321
Pradal Bruno 115, 175, 217, 366
Pratt Deborah 359
Préjean Patrick 243, 306
Preminger Ingo 66
Preminger Otto 81
Presgurvic Gérard 313
Presle Micheline 341
Presley Elvis 228
Presley Priscilla 181
Prévert Pierre 174
Price Vincent 142, 293
Priesley Jason 149
Prin Yves 174
Prince Faith 354
Principal Victoria 181
Proffitt Mel 104, 374
Proffitt Susan 104, 374
Pronzini Bill 150
Prosky Robert 236
Pugh Madelyn 211
Pujol (inspecteur) 26, 152
Purdey 29, 164

q

Q (Kiou) 99, 358
Quaid Randy 228
Quark 358
Queen Ellery 132, 145
Queen Richard 132
Quentin Patrick 281
Quester Hugues 296
Quincey Thomas de 292
Quincy 327
Quinn Michaela (Dr) 195
Quinn Vicky 176

r

Rabinowitz Harry 330
Rachins Alan 60, 191, 270
Raqlin John Henry 374
Raimi Sam 125, 127, 235, 387
Rand Janice 358
Randall Josh 138, 233
Rashad Phyllicia 177
Rathbone Basil 18
Ray Gene Anthony 215
Raynal Patrick 333
Ré Michel de 172
Reagan Ronald 45
Rebeck Theresa 368
Redford Robert 92, 247
Redgrave Vanessa 143
Reed Donna 181
Reed Lou 43
Reese Della 128
Reiner Rob 122, 355
Reiser Paul 192, 193
Reisner Dean 333
Reitz Edgar 233, 234
Remar James 369
Rendell Ruth 150, 250, 281
Rénier Yves 25, 148, 172, 173, 225
Renko Andrew 236
Reuben Gloria 375
Reyes (caporal) 110
Reynolds Burt 229
Reynolds Gene 129, 272, 281
Rhea Caroline 338
Rhys-Davies John 348, 352
Ribes Jean-Michel 286, 310
Ribowska Malka 165
Ricardo Lucy 211
Ricardo Ricky 211
Rich Catherine 335
Rich Claude 232
Richard Jean 207
Richards Michael 342
Richardson Ian 312
Richez Robert 345
Rickman Alan 214
Riddle Nelson 146, 246, 272, 337, 364
Rifkin Ron 214
Rigg Diana 29, 164
Riker William T. 99, 358
Ringwald Molly 369
Rintintin 333
Ritchie Jack 150
Rivera José 205, 280
Robards Paul 82, 301
Robby le Robot 313
Roberts Eric 309
Roberts Pascale 166
Roberts Pernell 67, 150, 319
Robertson Cliff 214
Robie Wendy 80
Robin Michel 133, 197
Robinette Paul 82, 301
Robinson Kelly 210
Robinson Madeleine 281
Rocheffort Jean 175, 359
Rockford Jim 62, 190
Rockford Joseph 190
Roddenberry Gene 98, 233, 251, 358
Roddenberry Majel 251, 358
Rodriguez Adam 153, 154
Rodriguez Lou 42
Roeg Nicholas 143
Rogers William « Buck » (capitaine) 155
Rogers Mimi 45
Rogers Wayne 66, 272, 281
Rolf Sam 117, 131, 232
Rolfes Kirsten 58, 244
Rollin François 310
Rolling Stones (The) 205
Roman Phil 348
Rona Jeff 237
Ronet Maurice 236
Rooney Mickey 92
Roquevert Noël 197
Rosay Françoise 116
Rose David 226, 315, 337
Rosenberg Aaron 183
Rosenberg Willow 155
Rosenman Leonard 171
Rosenthal Laurence 142, 245
Ross Doug 106, 375
Ross Jamie 301
Ross Katherine 203
Ross Marion 257
Rossellini Isabella 214
Rossi Portia de 123
Roubaix François de 172
Rouleau Philippe 217
Roulet Dominique 198
Rouletabille 295, 310
Roundtree Richard 328
Roussakoff Phil 153, 154
Rouvel Catherine 166, 335
Roux Michel 128
Rouxel Jacques 345
Rowlands Gena 257
Roy Jules 166
Rubinstein Zelda 102, 373
Ruck Alan 354
Rudel Roger 114, 140
Rufus 344
Ruggiero Jr. Alfonso 105
Ruqolo Pete 194, 291
Ruskin Ralph 176
Russ William 105, 374
Russell Helena 178
Russell Kurt 360
Russo Tina 236

Rusty 333
Ruth Roy del 142
Rutherford Kelly 261
Rutherford Margaret 74
Ryan Jeri 359
Ryan Mitchell 191
Ryker Emmett 382

S

Saada Sylvain 232, 326
Sabatier William 341
Sabbagh Pierre 96
Sadwith James 228
Said Kareem 87, 309
Saint Eva Marie 175
Saint-Alban Dominique 208
Saint-James Susan 309, 330
Saint-John Cassandra 188
St-John Thanya 384
Saladin Olivier 187
Saltzmann Sid 364
Salvy Jean 197
Sand Hervé 165
San Giacomo Laura 383
Santelli Claude 223
Santini Jacques 166
Santini Pierre 168, 218, 223, 241, 374
Santor Richard 153
Sapritcho Alice 256
Sarafian Richard 227, 282
Sarcey Martine 320, 335
Sargent Dick 68, 281
Saunders Jennifer 115
Sauvion Serge 37
Savage Fred 130, 131
Savalas Telly 92, 247, 263
Saviano Josh 131
Saxon John 214
Scali Tony 135
Scalia Jack 366
Scarlati Domenico 305
Schäfer Karl 205, 246, 280
Schatzky Olivier 277
Scheider Roy 342
Schell Catherine 143, 178
Schell Maria 169
Schiff Adam 83, 301
Schiffrin Lalo 226, 278, 289, 317
Schiller Johann von 228
Schimanski 341, 360
Schnitz Leo 236
Schraeger Rudy 138
Schroeder Rick 271, 301
Schuck John 328
Schulz Dwight 116, 117
Schuster Joe 271
Schwartz David 283, 303
Schwimmer David 51, 220
Scipion Robert 31, 246, 320
Scob Édith 320
Scoggins Tracy 144, 202, 203, 271
Scott Alexander 210
Scott Klea 153, 154, 288
Scott Lizabeth 142
Scott Nigel 269
Scott Tom 146, 357
Scott Walter 252
Scotto Ted 345
Scoville Edgar 47
Scully Dana 141
Seavers Colt 242
Sébastien 147, 148
Secor Kyle 56, 237
Seda Jon 57, 237, 309
Segal George 383
Segal Gilles 166
Segal Katy 64, 280
Seigner Louis 97, 335
Seiler Jacques 335, 378, 379
Seinfeld Jerry 342
Selleck Tom 62, 63, 191, 277
Sellers Peter 293
Serena 69
Serling Rod 92, 93, 168, 326

Serpico Frank 344
Seven of Nine 99, 359
Severance Joan 105, 374
Seymour Jane 195
Shackelford Ted 178
Shakespeare William 23, 90, 97
Shandling Garry 268
Shapiro Esther 201, 203
Shapiro Richard 201, 203
Sharif Omar 245
Sharkey Ray 105, 374
Shatner William 319, 358, 365
Shaw Irwin 333
Shaw Lou 327
Shea John 271
Sheen Martin 228, 329
Sheldon Gene 387
Sheldon Sidney 256, 321
Shenkarow Justin 102, 280, 373
Shepard Vonda 123, 124
Shepherd Cybill 32, 168
Sheppard Caroline 74
Sheppard Rene 237
Sheridan Jamey 381
Sheridan John 20
Sherwood Corky 294
Shirmerman Armin 147, 358
Shipp John Wesley 219, 352
Shire David 350, 382
Shores Richard 129, 229, 314, 360
Shuck John 292
Shutt Aaron 108, 109, 381
Shutt Camille 108, 109, 381
Sickle Craig W. Van 160
Siclier Jacques 230, 256
Siddig Alexander 358
Siegel Don 92
Siegel Jerry 271
Sifuentes Victor 60, 84
Signoret Simone 276
SiHol Caroline 168, 235, 296
Sikking James B. 54, 153, 193, 236
Silberg Nicolas 182
Silva Henry 137, 155
Silver Joel 176
Silver Ron 188, 381
Silverman Fred 314
Sim 320
Simak Clifford 137
Simenon Georges 197, 207, 235, 277
Simenon Marc 197
Simmons J. K. 309
Simmons Jean 303, 307
Simms Paul 268, 300
Simon David 56
Simon Jean-Daniel 296
Simon Paul 293
Simone Bobby 85, 301
Simonin Albert 211
Simpson O.J. 76
Simpson Roger 231
Sinatra Frank 247, 280, 305
Sinclair Brett 127, 128
Sinclair Jeffrey 20
Singer Lori 215, 384
Singer Marc 329, 377
Singer Robert 253
Sipowicz Andy 84, 85, 301
Sirtis Marina 358
Sisko Benjamin 99, 358
Skerritt Tom 102, 164, 373
Skloff Michael 188, 198, 220
Slate Mark 131
Slesar Henry 92, 150, 168
Sloan Michael 209, 265
Smart Ralph 189, 228, 238, 335
Smith Hannibal 116
Smith Jaclyn 200
Smith Lane 271, 377
Smith Will 79
Smitrovich Bill 177
Smits Jimmy 60, 84, 85, 270, 301
Snow Mark 141, 239, 288, 357
Snyder Tom 194
Soderbergh Steven 214, 383

Solo Napoleon 117, 118
Solow Herbert F. 237
Sommers Jaimie 242, 359
Sommet (commissaire) 30
Sonnenfeld Barry 79, 283
Soral Agnès 150
Sorano Daniel 299
Sorbo Kevin 235
Sorenson Danny 301
Sorvino Paul 82, 301, 314
Soul David 357
Souplex Raymond 30, 168
Sousa John Philip 292
Souvestre Pierre 217
Souza Roger 212, 235
Spacey Kevin 105, 374
Spade David 383
Spano Joe 54, 236
Spelling Aaron 149, 179, 183, 200, 202, 241, 244, 245, 261, 285, 306, 321, 342, 357, 374
Spelling Tori 149
Spellman Sabrina 338
Spielberg Steven 93, 342
Spielman Ed 209, 264
Spillatt Gedeon 245
Spillane Mickey 214, 287
Spiner Brent 137, 358
Spinrad Norman 98
Spivak Arnold 77
Spock (Mr) 98, 358
Spooner Dennis 143, 163, 187, 242
Staccato Johnny 256
Stack Robert 214, 241, 246, 330
Stallone Sylvester 45
Stander Lionel 321
Stanton Dennis 133
Stanwick Barbara 203, 226, 247, 308
Stapleton Jean 122
Staquet Georges 25
Star Darren 149, 285
Starsky Dave (inspecteur) 357
Steed John 28, 29, 164
Steele Remington 208
Steelgrave Sonny 104, 374
Stefano Joseph 136, 137
Steiger Joel 270, 313, 314
Steiger Rod 184, 337
Steiner Fred 314
Steiner Josée 266
Stephens Jean-Pierre 68, 281
Stephens Robert 18, 237
Stephens Samantha 68, 281
Stephens Tabatha 69
Stern Daniel 228
Sternberg Eli 374
Sterne Laurence 292
Stévenin Jean-François 344
Stevens April 181
Stevens Craig 315
Stevens Fisher 186
Stevens Leslie 136, 137, 155, 305, 309, 330, 382
Stevens Morton 167, 233, 343
Stevens Stella 218
Stevenson McLean 67
Stewart French 369
Stewart James 303
Stewart Maxine 102
Stewart Patrick 358
Stiers David Ogden 67
Stirling Craig 163
Stivers Terri 237
Stockwell Dean 35, 169
Stokowski Jim 90
Stoltz Eric 381
Stone Benjamin 82, 83, 237, 301
Stone Mike 337
Stone Oliver 385
Stone Patsy 115
Stone Richard 45
Stone Sharon 269
Stout Rex 240
Straczynski Joe Michael 21, 144
Strauss Johann 305